

**ALTFEM**

**Anthologie de littérature transfem #2**

**LA VIOLENCE EN NOUS**



*2022-2023*

# Tables des matières

<b>Joyce Rivière</b>	<b>4</b>
Sans Titre	4
<b>Khymaira</b>	<b>8</b>
L'éclat éblouissant du Mica	8
<b>Nathanaël Solune</b>	<b>13</b>
L'appel des She-mères	13
<b>Lisa Hunt</b>	<b>17</b>
Filles de Brume / Deux filles qui vont	17
<b>Anthéa</b>	<b>25</b>
Les filles de Nyx en robes eau de feu	25
VI. Tableaux	26
V. (vides nus)	26
IV. (IMPROBE je VOMIS ET TUE)	26
III. Mauvaise foi	28
II. A deux voix	29
I. Échange précédant la naissance des filles de Nyx et d'Eris	29
<b>Malika B.</b>	<b>37</b>
Transaction Directe	37
<b>Ûna Blier Déas</b>	<b>52</b>
La nuit la plus longue	52
<b>Jeanne Dos</b>	<b>60</b>
HIVER	60
<b>Aléa B. Godard</b>	<b>64</b>
Cyclothymie	64
<b>Elouann</b>	<b>72</b>
Enfants de la lune	72
Les kangourous ont une période de gestation de 24h	79
<b>Slania</b>	<b>84</b>
Mets ta forme, ose ! Manifeste des TransGarbages	84
<b>Louane Deschamps</b>	<b>90</b>
Impact	90
<b>Rachael R. Rousset</b>	<b>97</b>
Pesanteurs	97
23:49	103
<b>Paolée Baunez</b>	<b>106</b>
Sally's Wet Dream	106



**Joyce Rivière**

Sans Titre

Elle cogne à l'intérieur de mon ventre mais ne se manifeste pas, elle est là pourtant, comme un cri de ventriloque étouffé. *Personne ne m'entend quand je hurle* parce que quand je hurle c'est à partir de l'acide qui ronge mon ventre, à partir des produits que je prends pour m'échapper de la réalité étouffante.

Elle aimerait sortir, perforer mon thorax comme un alien et tout bouffer sur son passage : leurs mots, leurs réflexions, le manque qui me rive au lit inchangé, la mort toujours présente de mes sœurs, la misère qui ronge mes échine et les questions incessantes sur mon être alors que j'aimerais vivre telle une mer paisible et dire simplement « je suis là »

Ma violence n'est pas directe, c'est un parasite en constant développement qui accompagne la transition, une excroissance purulente sur les surfaces de splendeur.

Ma violence aimerait sortir tous les couteaux de cuisine ancestraux pour faire comprendre aux oppresseurs que c'est fini, qu'on ne rigole plus.

Je raidis mes lèvres et refuse de sourire, je serre les dents pour empêcher la bête de sortir, ne pas céder aux éclats de merde du quotidien.

La bête a toujours été tapie sous mon lit pendant que je dors, elle chantait des berceuses où je tuais mon père pour tout ce qu'il m'a fait et ma mère pour tout ce qu'elle a laissé faire, elle chantait des promesses de vengeance et d'incendie.

La bête est là, elle organise mes frustrations, elle serre les gorges du médiocre, elle frappe sur les inconnus qui me regardent de travers dans le tram.

Ceci est ma dissociation où la bête se substitue à mes désirs d'amour, elle est sale, elle pue, elle s'accroche à mes épaules, elle me lacère, j'ai mal mais je sais qu'elle a raison, c'est elle qui détient la solution la plus évidente : laisser sortir le magma bouillonnant plutôt que de cramer sur place dans l'indifférence générale.

Je n'aimerais être qu'explosion quand rien ne va, quand la violence n'a plus sa place pour l'autre, qu'elle me fait agir en circuit fermé.

J'ai tant de choses à raconter, les raisons pour lesquelles elle est là et qu'elle attend son tour, il y a bien-sûr la violence que j'ai subi depuis que je suis gosse, les coups à répétition de mon père puis ceux de mes camarades d'école il y a eu ensuite l'autre violence, celle que j'ai commencé à subir quand plus rien n'était possible, quand j'ai quitté le monde cis, celle des regards de travers, celle des « sale pédale » celle des « tu sucés ? » celle des messages privés d'inconnus sur les réseaux sociaux. Puis il y a l'autre la plus insidieuse, celle dont je ne parle pas facilement, la violence que

j'exerce contre moi-même. Il y a deux semaines j'ai eu envie de mourir et pour cela j'ai gobé 8 tercians de 0,25mg plutôt que de partir définitivement, j'ai dormi 24 heures et je m'en suis voulue de ne même pas être capable de crever comme il faut.

La survie est une violence sans nom, elle me fait oublier et dépasser ce que j'ai pu vivre et elle me culpabilise d'encore tenir quand des sœurs sont parties, qu'elles ont déclaré forfait à ce jeu complètement pété qu'est la vie. Mais je tiens.

Tenir est une violence parce qu'on s'agrippe à peu de choses, que les murs sont friables à souhait.

Elle cogne à l'intérieur de mon ventre qu'on ne cesse de désigner sans utérus, un ventre vide qu'on bourre de sa propre haine.

La violence est partout dans mon regard.

Mais je baisse les yeux.





# **Khymaira**

L'éclat éblouissant du Mica

Ils sont les derniers soubresauts d'une machine qui agonise.

Mais putain, qu'est-ce que ça fait mal quand même.

C'est toujours la même histoire de toute manière, racontée des centaines de fois : des écritures différentes, des lieux différents, des personnes différentes, mais au fond, toujours la même histoire. Chuchotée dans la nébulosité de nombreuses clopes ou joints, s'attardant langoureusement dans les goulots poisseux d'alcool et frôlant la sueur rance de fin de soirée, irritant sur les peaux les croûtes à moitié séchées et les ecchymoses violacées.

C'est toujours la même putain d'histoire, celle qui fait rire sèchement ou qui fait hocher solennellement la tête. Les Contes des Mille et Un Coups dans la Gueule. Et chacun de montrer ses blessures et de les exposer, d'en rire comme si ça ne nous affectait pas vraiment. Comme si ça ne faisait pas vraiment mal. Comme autant de tatouages avec l'histoire qui va derrière.

Puis vient l'heure où le soleil point, celle où le monde redevient laid et où il faut rallumer la lumière. Arrive alors l'heure de dormir, collés les uns contre les autres comme si c'était la fin du monde – mais n'est-ce pas un peu le cas ? –, les corps frémissants et la sueur se mêlant à la sueur.

Puis chacun reprend sa route de son côté jusqu'à la prochaine fois. Chacun reprend sa route et recommence à prétendre faire semblant, à faire semblant de prétendre, là-bas dans cette immense machine où le soleil ne se couche jamais vraiment. Prétendre être comme eux. Faire semblant d'être quelqu'un d'autre, de ne pas être qui l'on est. Esquiver les rouages de la machine, passer comme l'un d'entre eux. Se cacher du soleil pour ne pas que les cicatrices à nos poignets et à nos âmes flamboient – sinon d'autres histoires seront racontées la prochaine fois, je suppose.

Longer les murs.

Sourire.

Faire attention à quels mots on prononce, comment on les prononce.

Marcher de telle manière, mais pas trop.

Être visible, mais pas trop.

Ne leur offrir aucune aspérité à laquelle ils pourraient s'accrocher, aucune aspérité qui gripperait les rouages.

Le soleil est le fléau des révolutions.

Le soleil et sa cruelle brûlure est le fléau de nos vies, à nous qui avons trop rêvé nous en approcher et que la machine a incinérés.

Raté.

Ils sont trois.

Putain.

Je sens le réflexe combat-fuite s'enclencher mais j'essaye de garder la tête froide. Ne pas paniquer, ils sentent la peur. Relève la tête, bombe la poitrine, transmute ton regard en acier et serre la mâchoire. Ils sont trois, trois petits connards en costard trop peu bon marché. Ils ont tourné la tête, j'aurais dû réagir quand j'ai vu du coin de l'œil un sourire goguenard naître à la commissure de leurs lèvres, cette étincelle de haine et de plaisir flamboyer. Je mords les miennes jusqu'au sang, la douleur qui me vrille la mâchoire équilibre dopamine et adrénaline. Je sens mes dents s'enfoncer dans la muqueuse spongieuse. Elle fait écho à la rigidité métallique dont je me pare. J'entends leurs chaussures en cuir marteler le béton, leurs blazers (Hugo Boss ? Cerutti ? on s'en fout ?) claquer au rythme du martèlement de leur progression harmonisé avec leurs soufflements rauques.

Deux à gauche, un à droite.

Leurs ricanements m'entourent à présent. Mon corps se raidit, en attente. Leurs semelles crissent brièvement alors qu'ils cessent leur cavalcade. Ils sont réduits à leur sourire goguenard aux dents alignées comme une cuirasse, exprimant la joie perverse de l'ogre prêt à festoyer. Je lâche prise et je sombre dans mon néant insouciant.

C'est toujours la même histoire de toute manière.

Du rien.

Puis le battement sourd d'une douleur dans mon corps.

Je me suis redressée.

Je sens la froideur autre de la pierre contre la poiseuse chaude et charnelle du sang. Il teint les ornements ouvragés de la boutique quelconque dont la lumière calculée afin d'être chaude, réconfortante et favorable à l'achat de biens divers, avait illuminé la scène d'une aura rassurante et domestique. Un goût métallique grésille dans ma bouche.

Avais-je été vue ?

Le flux humain continue. Personne ne s'est arrêté. Personne pour me demander si tout allait bien. Pas un regard de compassion. La douleur aiguë la conscience de mon incarnation, occultant toute forme de self-control et de lutte contre moi-même. Je laissai mon regard tuméfié vagabonder vers la foule ; des regards curieux, furtifs et des moues agacées orbitèrent autour de moi.

Le dégoût et la fascination : nos attributs de divinité. Nos croix à nous, inversées par défiance et par colère ; figures anti-christiques, hérauts de la fin de leurs temps.

Mes cicatrices flamboyaient et laissaient des traînées de feu liquide alors que je marchais dans mon purgatoire personnel. En levant les yeux. En bombant le torse. Mes yeux de mica défiant le soleil.

Mon sang ne rachètera pas leurs péchés.

Ils sont les derniers soubresauts d'une machine qui agonise.



**Nathanaël Solune**

L'appel des She-mères

Dans nos enveloppes corporelles suivant leurs cœurs de tout leur corps nous suivons parfois de  
sombres lubies

Telles les chimères trop lourdes sous les épaules des marins comme le disait Baudelaire cultivant  
en nous, les dernières fleurs du mâle, nous avons éclos dans une époque hostile.

Malgré ces différentes épreuves, qui ont jalonné notre existence, nous sommes arrivé.es chacune  
à une synthèse imparfaite mais combien bénéfique de nous-mêmes.

Nous ne serons pas des femmes comme nos mères mais nous accoucherons d'étoiles filantes de  
l'engeance du chaos qui nous a vus naître. Nous forgerons notre avenir dans un alliage d'amour et  
de joies, conjuguées de souhaits résolus et de luttes à corps et à cœurs

Même si parfois ces luttes collectives peuvent nous pousser aux plus profonds de nos  
retranchements, et ranimer des traumatismes jusque-là enfouis, subsiste en nous cette volonté de  
faire communauté. De nous rassembler pour affronter ce qui nous détruit.

Telle est l'épopée des sorcières éphémères. Panthères parmi les louves.

Louves parmi les Hommes.

Femmes fatalement raisonnées ; chez qui résonnent les mots et les pleurs de leurs sœurs blessées.

Notre alliance a un nom : la sororité.

Notre drapeau est de couleur violette et noire voire bleu, rose et blanc.

Nos cœurs se soignent des peines du passé et nos espoirs de voir un jour meilleur se lever sont toujours vivaces et tenaces.

C'est dans des interstices de vie en communautés, que nous mettons des mots sur ce qui nous lie.

Dans les sentiers escarpés, creusés au fil du rasoir nos vies ne sont plus vaines.

Elles sont tout autant des hymnes à de nouvelles vies plus belles que des retours d'acides de passés aujourd'hui révolus.

Dans cette synthèse complexe et mystérieuse qu'est la vie, l'oestrogène est l'élément qui nous a permis chacune de trouver une issue à l'impossibilité de nos vies d'avant, de transcender un vécu devenu prison.

Ensemble nous sommes une meute, divisées nous tombons. Aujourd'hui nous sommes.





# **Lisa Hunt**

Filles de Brume / Deux filles qui vont

Comme deux yeux qui s'ouvrent,  
   nous reculons  
vers le dancefloor.

Deux filles qui vont,  
   dans un club, déco de Noël,  
   un vigile, un homme  
   regard rouge  
   sang.

Deux filles qui vont,  
   lingerie brûlée,  
   pour mieux  
   vendre  
   du Girlfriend.

*Tu dances comme si t'avais oublié,  
   dit-elle, en revenant au bar,  
   que même à Noël y'a toujours un billet..*

Deux filles qui pleurent  
   la mère  
   qu'elles ont fui  
   du foyer.

*Si tu dois savoir une chose,  
   ses doigts parfumées t'agrippent,  
   c'est que le plus dur est de vivre au moins une fois.*

Deux filles,

un club, déco Noël, boules à neige,  
   tu te réveilles la tête contre ses bas,  
   sa main sur ta joue,  
   ta joue sur la banquette  
   du client paniqué..

*Tu dois savoir que même repu,  
un homme peut devenir boucher...*

Son collier brille,  
un étui vide  
de son xanax cassé pour toi.

Un seul par sortie.

Tu ne savais pas ?  
parce qu'une fille amochée  
se retrouve toujours seule.

Folles filles faites de rêves,  
et d'encre  
pas toi, la jeune cadette,  
mais elle,  
la rebelle,  
les joues rougies par le viagra,  
qui a couru 3 clients  
pour te retrouver,  
qui t'avait montré les halls,  
les bois,  
les chambres,  
qui t'avait guidée dans la ville  
sans fin,  
passant talons et bas,  
nez bleu-pilule,  
veines progé,  
passant mademoiselle,  
seins tendus,  
de bras en taxi,  
pleines de promesses mais sans but,  
nous avions vu la ville,  
l'argent brûlant  
nos mains sans poche.  
La ville de nos lumières,  
nous l'avions courue  
comme deux filles chagrin.

Sevrées à deux étés d'écart,  
de la belle campagne paysanne,  
    qu'on aimait  
    à crever,  
Deux années, deux jeunes pousses,  
    séparées d'une jachère.  
    Un cycle, deux fossés, deux parcours,  
    mêmes coups,  
    mêmes insultes,  
Deux étés, comme les autres :  
les prairies vertes de souvenirs,  
    les forêts-pièges,  
    les étangs, les granges.  
    Même soleil, même fumier,  
    mêmes paysans..  
    que l'on aimait comme l'enfant  
    et ses premiers jouets.  
Depuis les rues, le regard,  
    les mains,  
    les coups  
sur nos bouches déjà froissées.  
Dans les bois, la sueur,  
    la peau,  
Mais aussi les buissons,  
    le sexe de forêts  
Comme si chaque placard s'ouvrait sur un champ, un fermier,  
comme Narnia,  
    mais *c'est toi la quête*,  
comme une relation,  
    mais *c'est toi la femme*,  
comme le sang,  
    mais celui qui coule..  
Au bord des ruisseaux,  
    les moments calmes,  
    les herbes hautes,  
l'exhibitionniste du village.  
*Déjà, elle disait, un homme qui vient  
    se branler sur ta sieste,  
    ça ouvre tellement de possibilités...*

elle disait, *il y a tellement de choses que je dois te montrer.*

*Mais il faut compter sur nous-même,*  
comme si le club était hanté,  
elle dit, *une fille oublie ses rêves*  
*comme l'ombre oublie l'objet qui l'emprisonne.*

Ce qui veut dire : c'est comme ça que nous respirons ;  
comme deux corps de brume et d'eau salées.

Ce qui veut dire : c'est comme ça que nous flirtons ;  
deux yeux tristes, deux bombes de chair.

Quand elle vient te chercher pour les lumières de la ville,  
dans l'ouverture de la porte,  
les cheveux brillants comme un fouet.

Quand elle te trouve, toi, une lacrymo  
sous ta jupe trop petite,  
de faux billets,

*pour la course tard le soir.*

Elle te sourit, joues creuses,  
Alors tu te dépêches  
comme si tu t'échappais :

bas,  
argent,  
telephone  
make-up,  
argent —que tu as hâte de dépenser.

Dans le taxi tu penses au blush qu'elle te mettra  
de ses doigts gonflés  
comme un matin trop froid.

Puis au moment où elle dira,  
*si on arrive à faire une passe en club*  
*jte paie un verre ici.*

Puis son visage, éclairé par les hôtels de luxe,  
des milliers de lumières,

paillettes ou rosée de larmes ?

Bruit de porte cassé. C'est ta chambre,  
que le client saccage,  
et toi qu'il regarde comme un sanglier..  
toi avec tes yeux pitiés  
et ta robe déchirée,  
tu ne sais plus pourquoi  
lui non plus,  
mais tu n'as rien à perdre,  
tu chialerais,  
deux billets, un appart, 3 robes, un peu d'hormones,  
tu revoies des flashes par dizaines :  
les tracteurs,  
les fossés,  
le béton, ta tête, une flaque.  
Une flaque comme un miroir,  
le miroir du placard  
qu'il te jette dessus pour s'enfuir.

L'homme gagne-pain, regard rouge,  
a toujours été là.  
Il fête Noël en famille  
en ce moment même,  
tout le monde qui chante et danse,  
en ce moment même,  
deux putes trans qui attendent,  
dans l'onglet secret de son smartphone.  
La rue calme, c'est à dire vide,  
la famille réunie autour du gâteau,  
toi, derrière la vitre, prête,  
et lui qui ne sait plus s'il veut être  
là ou avec toi,  
avec celle qu'il confond pour son amie  
depuis l'hôtel.

*Si tu dois savoir une chose :*  
*tu es venue dans ce bar*  
*parce que personne n'a voulu te garder.*  
Les chambres de luxes sont closes  
parce qu'on ne veut pas voir dedans.  
Deux compagnes en parenthèses,

toujours en quête de sens,  
toi et moi pour un autre.  
Elle disait : *le meilleur moyen de sauver  
sa vie, c'est de courir.*  
Courir tellement loin, jusqu'à qu'il n'y ait plus personne.  
Des heures pour t'échapper, pieds nus. La campagne. Un jour





# **Anthéa**

Les filles de Nyx en robes eau de feu

## VI. Tableaux

UNE FEMME CLAQUANTE EST DESCENDUE DES TALONS EN ESCALIERS / ELLE BRÛLE  
/ UNE FEMME RUGIT / UNE FEMME N'ATTENDRA PLUS SUR LE PARVIS / ELLE PRIE LA  
MORT DE SON MARI / UNE FEMME DONNA LE SEIN DANS UNE EGLISE / ELLE BRÛLE /  
UNE FEMME PREND GARDE A TOI / ELLE A MOINS DE DENTS MAIS MORDS PLUS / UNE  
FEMME AVEUGLE REND JUSTICE EN ÉMASCULANT / UNE FEMME ÉMASCULÉE NAÎT  
DANS LA COLÈRE / ELLE BRÛLE (en eau de feu)

## V. (vides nus)

Avec rage nos dents sulfuriques brisées  
car nous éclatons leurs classifications, leurs nosographies et  
confondons leurs médecins de crachats morveux.  
Entre deux acides qui cristallisent en miettes - puissent-ils détruire les racines de la colère.  
De leurs maux fondamentaux.  
En armes la rage d'amour inépuisable vomie par trombes en tsunamis  
contre l'époque d'insouciance de nos guerres  
dans les lancées de briques/crachats défonceurs de crânes.  
lancés uniquement pour semer l'espace jusqu'à leurs faces de morts (immatérielles).  
ont mémoires éclatée / coups / viols  
identité nie existence personne  
Plus personne.

*personne*

*personne*

*personne*

Machine traumatique.  
nous sommes beaucoup trop pour tout.  
Déesses comme sans droiture, sans bonne foi, sans amour :

*Improbos*

monstruosité bestiale.

## IV. (IMPROBE je VOMIS ET TUE)

je suis acharnéE  
IMPROBITÉ de transpédé,  
danse mon corps de pieds à tête à chibres à bouches  
et je vomis des FLOTS de viandes folles  
d'être sans ces PENSEURS roides  
J'ai tué comme en taille divine et cosmique et vomis  
flots de MERDE froides  
J'évolue si matérielle et tape d'organes de vie, en tout.  
SI ACHARNÉE

IMPROBITRANSITOIRE

encore et toujours transpédégouine TOUT

JE TUE

PARCE QUE JE VIS

MALADE

Il y a eu temps de morts dans ces guerres que  
rouges, elles luisent en ciels de seaux d'hémoglobine renversée.

IMPROBE (encore)

C'est la vie monde, immondices, corps (encore).

BATS TOI.

*JE (ne) ME BATS (PLUS)*

IL FALLAIT tuer l'esprit - trait vertical - j'ai coupé dur - insensible, sans cime des sens.

probes honnêtes et pudiques

*JE LES TUES*

je suis fière, lierre

je grimpe encore

en colimaçon

pour m'attacher

pour arracher

les miettes des murs

qui bloquent au sommet

un moyen d'ascension

à tout pour tout

ou pour s'effondrer

Un soi qui s'est tué en résidant dans la chambre, au calme, au morne.

*ILS VONT VIVRE SI LA MORT...  
...NE VEUT PAS MOURIR ENCORE...  
...MORNE...*

JAMAIS de fin pour l'ESPRIT

TOUJOURS POUR LE CORPS

mort du corps bénédiction mal

en pis

en fin

en totalité

enfin

tant pis.

je suis infinie de mon corps et je NE SUIS QUE ÇA

*MEURE  
MORT A L'ESPRIT*

je suis parce que j'ai tué      les pris,  
   mes trop attachés,  
   mes songes d'engloutissement

*Si je te vomis la mort, ton esprit devra mourir s'il veut survivre, ton corps enveloppe pour survivre, n'est plus suffisant. Si je te vomis la mort, tu finiras par vivre libre.  
(non, plus)*

200

### III. Mauvaise foi

*2010 Hors-sujet. Il faut revoir la méthode au plus vite.*

J'ai été tellement vide, de ce vide que je reconnais en tout, que la création de cette flamme en moi, pourtant infime, est la chose la plus incroyable qui puisse être perceptible. Passer d'un vide temporel à une existence flamboyante immanente fait du second l'inexistence du premier, le nie, caractérise une impossibilité à même vouloir le nommer, et fait de se vouloir un pouvoir. La flamme c'est l'unique, c'est la révélation première et terminale, celle qui crée l'espace mais détruit le temps, et les innommables dimensions intrinsèques. Cette explosion née d'elle-même est donc proprement éternelle car elle est concevante, et atemporelle, et donc UN TOUT. Elle est religion sans nom.

Le paroxysme se conçoit de deux manières selon la préexistence ou non d'une temporalité. Il est le maximum dans un système temporel transcendant. Il est la fin d'une montée, le début d'une descente, l'entre deux... Il a un rapport à quelque chose d'autre qui permet de niveler. Il est le point le plus. Il est, sinon, dans un système immanent et atemporel. Il existe, au sens propre, dans ces simples formes, "être" ou "exister". Il n'est pas caractérisable, notable, car ne peut être comparé. L'idée de ce paroxysme se traduit évidemment dans un cadre de perception humaine. Ce n'est pas un système extra-diégétique, il est profondément contextuel (bref, poésie). La position même de la conceptions des paroxysmes est paroxystique car elle n'accepte pas de milieu / moyen : pas de conception fluide et ponctuelle du temps :

Ch  
pitié!

Je suis de mauvaise foi.  
Je suis plus que - je diffère.  
Je reste en vie - brûle.  
Forte comme l'essence de violette  
Essence prête à cramer

Essence de ce qui abhorre.

## II. A deux voix

Contre le Morne il n'y a que la colère  
Elle est née d'Amour, la colère du Morne.

*d'accord et donc alors ?*

...

II. (bis)  
Si le Morne  
est une terre en friche

*Eh bien ?*

la colère est une mer  
aride de sel

*non pas que je sache*

et l'amour volcan de profusion

*non - quoi ?*

alors (que) faut-il que je craigne  
(s'il vient) de nouvelles pousses après les temps de l'amour ?

## I. Échange précédant la naissance des filles de Nyx et d'Eris

# A propos des Disputes en robes eau de feu

*Cet écrit est recomposé à partir des notes des récits de voyage de Chrustofortis retrouvées près de sa maison. Les sources ultérieures ont été mises de côté - notamment en ce qui concerne la Souda - ce qui fragmente le texte. Nous avons laissé à la suite l'édition du Pseudo-Anneos retrouvés près d'une urne funéraire et avons complété l'ensemble par une copie mieux conservée du même auteur.*

*Les suppositions de rétablissement du texte se situent entre crochets. Les morceaux de phrases sans départ et sans fin sont entourés de flèches, et les parties totalement perdues, entre parenthèses.*

*Il est probable que la version originelle du texte de Chrustofortis ait contenu sa version de la pièce.*

CXV. Un an avant le second consulat de Mamercus Secundus, j'ai retrouvé durant mon séjour à Alexandrie les restes d'une pièce de théâtre que je crois [d'un de mes ancêtres.]

Comme j'ai récemment pu converser avec ma mère, j'ai pu réécouter avec attention les récits de la fuite [d'Oretani] et lire les lettres des anciens. Comme j'avais pu déjà le constater (...)

<pour me donner le nom de sa mère>

<j'avais pu retrouver auprès d'elle>

(...)

(...) il fallut alors ramener les documents depuis Alexandrie à [Rodumna] en passant par Massalia.

(...)

<j'ai réécrit en entier>

*Nous faisons suivre ici la seule édition complète du Pseudo-Anneos :*

Quatre filles d'Eris (Discorde) :

Léthé (Oubli)

Limos (Faim)

Dysnomie (Révolte)

Até (Désastre)

1 -

*Tout en nuit*

*à pas froissés de gouttes*

*Elles avancent de temps en temps en file, se doublant plus ou moins, torche à la main*

*Faim ouvre sans cesse, Révolte la ferme sévère.*

FAIM :

Toujours j'avance au bord du coeur...

Toujours j'avance au bord du coeur...

DÉSASTRE : *agacée, en jouant avec sa torche*

Toujours là ? Ravale.

RÉVOLTE : à *Désastre*

Ta torche.

DÉSASTRE :

Je sais.

FAIM : *en même temps*

Elle a dit, après le lac, à droite, et-

DÉSASTRE : *la coupe*

Ta gueule

FAIM :

Ça ne peut pas être si loin.

RÉVOLTE :

C'est la bonne route, pas d'inquiétude.

2 -

*En cercle de torches*

*Révolte sévère, regarde*

*Plantées*

*Mille temps*

FAIM

Et si Arès-

DÉSASTRE

Arès ?

RÉVOLTE

Que fait ce nom entre vos mâchoires ? Ne devais-tu pas le condamner ?

DÉSASTRE

Oubli.

OUBLI

Quoi ?

RÉVOLTE



Pourquoi ont-elles en bouche les guerres ?

OUBLI

J'ai échappé son nom je crois sans intention particulière. Je relâche et rattrape, renvoie, rapporte. J'ai cent secrets en mon sein qui susurent.

FAIM

Elle écharpe ton nom, eh quoi ? Singulière inattention !

*Mille temps*

RÉVOLTE, *à part*

Encore un mot, j'étripe sa tête.

3 -

RÉVOLTE *sévère à Oubli (loin)*

Pars !

EN CHOEUR

On ne s'en sortira pas indemne sans elle...

RÉVOLTE

Parfois il faut rouvrir les plaies !

EN CHOEUR

Elle est la seule à connaître la fin du trajet...

RÉVOLTE

Je trouverai bien ! C'est elle ou moi !

EN CHOEUR.

Vous êtes soeurs !

*Révolte hurle*

Où iront les noms qu'il faut perdre à jamais !

RÉVOLTE

Quels noms ?

EN CHOEUR

Où iront les noms qu'il faut perdre à jamais !

RÉVOLTE *hurle et se détourne*

Oubli, qu'en dis-tu, qui me combat et m'arrache à la mort ?

OUBLI

J'abreuve ou je tue ! Si tu te noies, prends tous les torts !

EN CHOEUR

Où iront les noms qu'il faut perdre à jamais !

RÉVOLTE

Je ferai trois cents soeurs pour tuer ceux qui osent les révéler et deux fois plus pour les soutenir !

4 -

RÉVOLTE, *pensive*

Ils ont fait sortir leurs hommes dans les feux argileux et les ont lâchés dans des prés.

DÉSASTRE

Mais il n'y a rien ici que les eaux de l'érebe.

*Révolte amasse les vagues.*

DÉSASTRE

Mais c'est de l'eau !

RÉVOLTE

Hydrocarbures !

Mille fleuves d'hémoglobines comme autant d'affleurements de pétrole,  
un lac de nuit pour embraser les cabanons  
Et nos petites sœurs en eaux de feu.

*En tas les écumes frissonnent*

FAIM

Nos petites sœurs ? Ne sont-ce pas tes filles ?

RÉVOLTE

Elles nous valent en tout point.

*Se lèvent depuis l'écume bouillonnante : Algéa, Makha*

*Bientôt : Amphillogie, Hysmine*

*Encore : Androktasie*

*Et d'autres ainsi de suite, encore et encore.*

DÉSASTRE

Ne sont-ce pas tes filles ?

OUBLI, *marmonne en boucle*  
***Elles sont à toujours nos soeurs.***

RÉVOLTE

Qu'est-ce que tu dis ?

Qu'est-ce que tu fais ?

Qu'est-ce qui te prend ?

OUBLI, *marmonne en boucle*  
***Elles seront à toujours en brûlot.***

RÉVOLTE

Tais-toi, tu vas tout gâcher !

OUBLI, *marmonne en boucle*  
***Qui naît dans mes eaux est voué à l'oubli.***

DÉSASTRE à Révolte, *en secret*

Et qui naît dans ses eaux n'oubliera jamais.

*Faim trépigne, grogne, balance en tout sens,*

*Oubli et Désastre au mantra en ronde sans fin,*

*Et la dernière*

*Assise*

*Se couche*

*Pensive*

RÉVOLTE

À jamais nos sœurs...

À jamais dans l'oubli ?

À jamais en brûlot !

EN CHOEUR

À jamais.

5 -

*Révolte, sombre.*

*Loin, Désastre et Faim.*

*À mi-chemin, la dernière.*

RÉVOLTE à ses filles soeurs

Restez là, attendez, encore un peu, ici. Viendra une nuit de fatigue où Oubli laissera tomber son joug loin de moi, de la même manière qu'elle laisse maintenant Arès fouler la terre. Laissez ma sœur dans vos prières à son nom : elle ne vous laisse ni mère, ni repos, ni son dû.

*Les derniers mots de Chrustofortis à propos des Disputes :*

CXVII. Ainsi il faut comprendre que les sœurs des Disputes sont les gardiennes de l'oubli pour toutes et vengeresses sans fin pour les États. Filles de la Discorde, de l'Oubli et de la Révolte, elles ont corps d'eau mêlé en feu par le cœur. [...]

Après avoir annoncé la fin d'un monde de par leur naissance, elles avancent en massacrant les semeurs de Mensonges. [...]

On dit dans les hautes montagnes loin au sud-est de la mer Noire qu'elles ont été bannies car elles ne peuvent jamais abandonner la colère dans laquelle elles sont nées. Les Solos, qui les prient, racontent qu'elles sèment une paix prospère et durable et que leurs yeux sont emplis de pleurs.

Floval. Chrustofortis à propos des Disputes en robes eau de feu, Récits de voyages, Chapitre CXV, 53 - 60sq & CXVII 1-3 & Pseudo-Anneos, *Les Disputes en robes eau de feu*



**Malika B.**

Transaction Directe

Marthe regardait son téléphone sans trop y penser. Elle se redressa du canapé dans lequel elle commençait à s'affaler. D'une voix forte, pour couvrir les basses vibrantes, elle demanda si elle pouvait allumer une cigarette. Semblant se rappeler de sa présence, Lahouaria baissa le volume et se leva de derrière ses écrans : « Oui, bien sûr, désolée... J'étais absorbée sur un machin mais j'ai fini. Eve ne va pas tarder à arriver, tu veux une petite trace en attendant..? Vitamine ké. » La proposition était faite d'un ton doux mais Marthe ne comprenait pas. « De la kétamine. Sinon j'ai de la beuh, tu connais peut-être mieux ? Le grinder est sur la table basse, elle est assez douce tu verras. »

Marthe sourit en acquiesçant : « Avec plaisir, j'ai pas fumé depuis 2023 je crois. Ça me manquait un peu ces derniers temps, avec les emmerdes au taf...

— Oui, Eve m'a raconté les grandes lignes. Si ça fait deux ans que t'as rien fumé c'est parfait pour pas t'assommer. »

Un bon quart d'heure plus tard, Marthe avait à peu près résumé sa situation : virée de son travail à l'usine après le suicide d'un camarade syndiqué. Le harcèlement moral de l'équipe de direction, qui avait embauché un manager fasciste pour s'assurer de briser les résistances syndicales. La fusion à venir. Puis ça avait été la porte quand elle avait commencé à trop mettre en avant les comportements humiliants de son supérieur. Ses collègues avaient essayé de la protéger, mais la transphobie des ressources humaines avait achevé de signer son licenciement. Elle avait profité de ces derniers mois sans contraintes pour militer à nouveau et se rapprocher d'organisations transféministes. Eve, avec qui elle s'était tout de suite entendue, semblait avoir passé sa vie à militer. Marthe avait vite été rassurée par son tempérament calme, sa détermination et son enthousiasme à parler de politique.

Eve, justement, venait d'arriver : aujourd'hui elles participaient ensemble à un rassemblement contre la détention de camarades trans interpellé.es après la dernière pride. Détendue par le joint et soulagée par la conversation, au cours de laquelle Lahouaria avait apporté son soutien et son indignation, Marthe était contente de voir enfin arriver son amie. À peine la porte fermée, les deux autres s'enlaçaient dans une étreinte flirtant avec l'obscène, et Marthe finissait le joint. Ce fut Eve qui brisa le silence, demandant si elle pouvait faire du café puis s'excusant pour son retard.

« T'inquiète, chat, on a fait connaissance. Je te fais un pochon pour ce soir, tu feras gaffe à la manif. La side-cut bleue, c'est sympa mais t'es plutôt bien repérée.

— C'est juste un rassemblement, tu pourrais venir avec nous. Marthe, si tu veux venir ce soir il y a des copaines qui font une before, mais je bougerai assez tôt régler une bricole. »

Après quelques explications autour d'une tasse de café, Marthe comprenait les tenants et aboutissants de la bricole à régler : selon les mots d'Eve, il s'agissait d'aller foutre le boxon dans un bar fasciste qui organisait une soirée. Du ton de la blague, cette dernière lâcha : « Il y aura ptet même ton manager.

— Ça se vérifie sur les réseaux ça, je vais jeter un œil en une minute. »

Lahouaria rebondit immédiatement en retournant derrière ses écrans. « Il s'appelle comment ? C'est bon je l'ai. Ouah, il a le physique de ses idées hein. Et bah oui, apparemment il sera là ce soir. Ils seront une vingtaine, ptet un peu plus, c'est pas un peu chaud, même pour toi, chat ?

— T'inquiète on a pas prévu de laisser le temps pour la riposte. On est bien coordonné.es.

— Je veux venir. »

Marthe s'était redressée. Elle prit le regard dur de la détermination et de la rage sourde. Les derniers mois lui battaient aux tempes mais cette fois-ci elle ne se sentait pas submergée ni acculée. L'angoisse laissait aujourd'hui place à un sentiment de puissance. Elle savait bien qu'il ne fallait pas qu'elle se laisse griser, mais sa décision était prise.

« Tu es sûre ? Ça sera quand même un peu risqué.

— Je veux venir. Je suis antifasciste aussi. J'ai ma place avec vous.

— On verra ce soir mais si c'est ta décision, c'est d'accord. » Eve avait prononcé ces mots d'une voix douce mais affichait un air sérieux.

« Merci. Je vais réfléchir cette aprèm. D'ailleurs on va y aller. Lahouaria, tu ne viens pas avec nous ?



— On se verra ce soir, les keufs kiffent vraiment trop mon nom, j'ai la flemme de finir en gâv ! Allez les chatons, faites gaffe à vous. Tiens oublie pas ta kéta, je t'ai mis une petite teuté de weed aussi, Marthe a plutôt kiffé.

— Merci babe, à ce soir. »

La pride, qui avait eu lieu le mois dernier, s'était plutôt mal passée. Une attaque de fascistes avait envoyé plusieurs personnes à l'hôpital, les flics avaient emmené une cinquantaine de camarades, dont plusieurs proches d'Eve. Aucun des fachos n'avait été embarqué. Elle enrageait. Parmi les personnes hospitalisées, trois étaient encore dans le coma. Parmi les gens arrêtés, certains étaient en détention provisoire, accusés d'avoir attaqué les forces de police. Les keufs faisaient front commun avec les fafs, alors c'était un peu compliqué de riposter précisément. Comme souvent équipée et prête à se défendre, Eve se remémorait l'échauffourée en écoutant distraitement les prises de parole. Marthe lui proposa de rouler un joint et elles s'assirent.

À la fin des prises de paroles, une bonne demi-heure passa, comme pour laisser au groupe rassemblé le soin d'évaluer collectivement sa propre force, sa propre détermination. Au moins trois cents, peut être cinq cents militants et militantes des luttes anticarcérales, queers et antiracistes. Eve appréciait cet esprit de réunion de famille. Plusieurs têtes connues et déjà des visages qui disparaissent dans l'obscurité ou sous un k-way noir.

« Grèves, blocages, manif sauvage. » Le slogan fut répété plusieurs fois. Le maigre dispositif des flics serait vite débordé si l'incantation se réalisait. Eve sourit à cette idée. « C'est marrant comme la nuit, ça prend vite une ambiance d'émeute. » Marthe souriait en disant ça, ajustant un bandana sous sa capuche de sweat. Eve sortit une paire de lunettes de plongée en acquiesçant, un peu étonnée de voir son amie aussi motivée.

Le binôme s'installa dans le cortège et se laissa porter par l'ambiance électrique. Une torche de signalisation allumée, plusieurs poubelles renversées. Les slogans fusaient, quelques pierres aussi, en direction d'une vitrine de banque. Difficile de dire au bout de combien de temps les sirènes commencèrent à approcher. Laissant deux poubelles en feu et un scooter électrique dans la banque saccagée, le cortège s'éloignait vivement.

Quelques rues plus loin, une voiture de flics, garée au milieu de la rue, ordonna une dispersion. « Dernière sommation toi-même sale merde ! » La bouteille vide explosa sur le pare-brise. Eve était fière de son lancer et s'amusa de la réaction de Marthe, qui à son tour cherchait un projectile. « Raté ! » À nouveau les pierres fusaient. Alors que la voiture démarrait pour prendre de la distance en marche arrière, un petit détachement cagoulé renversa plusieurs deux roues sur la chaussée, et commençait à se regrouper autour du véhicule dont les occupants sortirent en aspergeant les manifestants de gaz lacrymogène. Quand une arme de service fut dégainée et pointée sur un des k-ways, Eve réprima un juron. Le flic couvrit la retraite de ses collègues dans une atmosphère de tension, quelques manifestant.es sifflaient, certains levaient les mains, mais la plupart ne pouvaient que serrer les dents de rage. C'était devenu récurrent qu'un condé menace la foule pour un oui ou pour un non. Plusieurs fois, ça s'était soldé de manière dramatique. Personne n'avait envie de se laisser faire mais que faire pour ne pas donner de prétexte aux flics..? Eve passa avec tendresse sa main sur le bras de son amie, pour se rassurer toutes les deux.

Quand l'équipage en déroute disparut à un coin de rue, leur véhicule canalisa la colère de la foule. Quelques longues minutes s'étaient écoulées et la stupeur laissait place à la colère. La voiture fut retournée et changée en pissotière, il ne fallut pas plus de quelques minutes pour qu'une épaisse fumée noire s'en dégage. Eve souriait en regardant la foule de ses camarades. Sans nom, sans visage, toustes étaient magnifiques. Le rythme s'accéléra : la manif ruinait totalement une rue, sprintait pour éviter les boulevards, tâchait de maintenir une distance respectable avec les flics dépassés et recommençait. Mais peu à peu le cortège s'amincissait et bientôt ils n'étaient plus qu'une cinquantaine. Une paire de cocktails molotov lancés avec précision sur les locaux de la police municipale sonna la dispersion.

Les filles se changèrent rapidement sous un porche. En rangeant son k-way et ses lunettes de plongée, Eve, encore sous l'excitation de la manif, regardait son amie se métamorphoser avec tendresse. En quelques mouvements, Marthe dissimulait la capuche de son sweat sous une cascade de cheveux châains et posait un châle sur ses épaules ; ses mains manucurées et ses lunettes parachevaient le tableau de femme innocente. « On te donnerait le bon Dieu sans confession, t'as un vrai bourgeoise-passing. Même si t'as pris 20 ans d'un coup. »

Elles quittèrent le porche puis sortirent de la ruelle. Mauvaise nouvelle, un groupe de manifestants moins chanceux subissaient l'humiliation d'une fouille, qui finirait sûrement en garde à vue. Trois d'entre eux avaient déjà les serflex aux poignets, trois keufs palpaient trois autres. Leur gradé regardait faire avec un sourire sadique. Eve revoyait ses propres arrestations, en essayant de capter le regard des interpellées. Les deux plus à gauche semblaient avoir seize ou dix-sept ans et avaient l'air terrorisé. Le grand gars à côté leur parlait, sûrement pour les rassurer ou leur rappeler les noms d'avocats. Les trois autres, mains contre le mur, devaient subir les répliques malsaines des porcs homophobes et racistes qui les palpaient. Elle enrageait mais essayait de garder son sang-froid en avançant vers Marthe.

« Monsieur. Veuillez vous mettre contre le mur. » Le gradé avait parlé d'un ton doux, mais son sourire puait la provocation. Ça n'était pas un accident, Eve le senti au plus profond d'elle-même. En inspirant, elle se rapprochait de l'homme qui l'avait mégenrée sciemment. Elle avait l'habitude d'esquiver les provocations mais se rappela du gramme de kétamine dans sa poche intérieure. Sans laisser transparaître ses intentions, elle se fit solide sur ses appuis et, d'un large mouvement, elle envoya son poing dans le nez du gradé, qui tomba en arrière dans un bruit sourd. Profitant de la surprise des trois autres, elle sauta au-dessus du condé au sol pour rejoindre Marthe. Il grognait et avait déjà du sang plein le menton, les mains en coupe, mouchant une écume rouge et baveuse tout en essayant de se relever. Pathétique. Dégueulasse. Eve ne jubilait même pas alors qu'elles sprintaient vers les boulevards. Lancées à toute vitesse, sans se retourner mais certaines que les autres saisiraient l'occasion pour détalier, elles purent sauter dans un bus sans se laisser rattraper. Elles prirent place, essoufflées, loin du groupe d'ados au fond, et prévoyaient de descendre dans quelques stations.

« Je suis désolée babe, je t'ai mise en danger... »

— Nan tu déconnes c'était trop fort. Puis ils m'avaient pas repérée. J'espère que les autres s'en sont tirés... Par contre il va falloir faire quelque chose pour tes cheveux, je pense que la side-cut bleue c'est un peu trop tricard maintenant. » Marthe s'amusait de la situation, un petit peu grisée par l'adrénaline, mais aussi parce qu'Eve venait de l'appeler babe. Dommage pour cette side-cut qui lui allait si bien, mais l'idée de lui couper les cheveux et s'occuper d'elle lui plaisait beaucoup.

« Comment ça va, ta main? » Eve jeta un œil à ses phalanges en hochant la tête. « Rien de cassé. » Marthe saisit doucement sa main, puis y déposa un baiser.

« Belle guerrière. Tu m'avais dit que t'avais fait de la boxe il y a quelques années, j'avais trouvé ça sexy, mais là je suis carrément en train de mouiller !

— Arrête, je vais être gênée ! » Eve se colla un petit peu plus. « On va bientôt descendre sinon ça va être compliqué de faire des courses avant d'arriver. Mais j'ai bien envie de me blottir un peu plus longtemps contre toi... »

Lahouaria était encore tendue. Elle avait reçu un message d'Eve, comme souvent laconique à l'écrit. « On arrive. » Une bonne demi-heure était passée et la soirée avait déjà commencé. Les basses résonnaient dans le hangar du squat où elles devaient se retrouver. Les sonorités industrielles et l'ambiance métallique du lieu lui étaient malgré tout apaisantes. Elle avait déjà croisé Sonny, avec qui elle avait partagé un joint en parlant de la manif du jour. Des condés sur les dents et quelques arrestations, lui avait mentionné son vieil ami avant de repartir danser. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû laisser les filles y aller, ce mauvais pressentiment l'avait stressée une bonne partie de l'après-midi. Il n'était même pas neuf heures. Elles devraient bientôt arriver.

Elle fut tirée de ses pensées en entendant son surnom : « War ! Comment vas-tu, ma belle ! ». La voix claire de Sarah était reconnaissable entre mille. Son maquillage était impeccable et sa tenue stricte et élégante contrastait avec l'ensemble cagoule, crop-top déchiré et mini-short que portait la montagne de muscles à ses côtés.

« Je te présente Arès, ael passe quelques jours au squat avec moi.

— Et moi c'est War, on a l'air bien partis pour s'entendre. Vous voulez de la két'..? Y a Eve et son crush qui vont pas tarder à arriver, elles étaient à la manif, ça me stresse un peu... Je vais me faire une trace.

— T'en fais pas, tu sais qu'elles ont prévu de sortir ce soir... Juste une pointe pour moi, s'il te plaît, il faut que je sois d'attaque pour la suite.

— Si c'est si gentiment proposé... C'est un plaisir de te rencontrer. » La voix d'Arès était posée et presque sirupeuse, ses traits fins sous la cagoule qu'ael releva avant de rouler sa paille. Lahouaria, complètement sous son charme de colosse androgyne, prépara deux fines lignes de poudre blanche sur son téléphone, ainsi qu'un minuscule tas pour Sarah. Arès alluma une cigarette immédiatement après avoir sniffé et remis sa cagoule en place. « Qu'est-ce qu'elle est bien ta kéta, merci beaucoup. Si tu veux je ferai des traces de speed plus tard dans la soirée. »

L'étrange duo repartit danser et quelques minutes plus tard le binôme de manifestantes arrivait, main dans la main. Lahouaria sentait déjà les effets de la drogue quand elle se leva pour aller à leur rencontre.

« Alors c'était un date. Ça s'est bien passé pour vous, je suppose ? Y'avait Sonny, il m'a dit qu'il y avait eu des arrestations ! Vous m'avez bien faite flipper quand même.

— Ouais babe, t'as bien fait de pas venir finalement, c'était assez sport.

— Eve a foutu un pain à un keuf pour pas se faire arrêter ! »

En entendant ça, Lahouaria réprima l'anxiété qu'elle essayait de faire taire depuis le début de la soirée et parvint à plaisanter : « Ça m'étonne pas d'elle, je l'ai vue cogner des transphobes plus d'une fois...

— Tu aurais une tondeuse, babe ? Marthe voulait me raser la tête pour me punir d'avoir été méchante.

— Je comprends. Je pense que Sarah a ce qu'il te faut. Elle est mignonne avec son date, iels doivent être devant la sono. »

Les mèches bleues tombaient lourdement sur le dos dénudé d'Eve. Elle refusait de se tenir tranquille et s'était persuadée de désinfecter son téléphone et y préparer des traces, posé sur le lavabo de la minuscule salle de bain où Marthe tentait de lui couper les cheveux.

« Arrête de bouger, bécasse. Je veux pas te rater et la tondeuse galère à mort !

— Déjà "bécasse" ? Tu sors ça d'où ? Et ensuite on s'en fout : tu me rases le crâne. Tant pis si j'ai l'air d'une punk, c'est la mode à New York ! Et puis j'aime bien sentir ta main sur ma peau... Par contre fais gaffe à pas foutre de p'tits cheveux sur la ké...

— T'es sûre qu'on sera en état pour la fin de soirée ?

— Il est neuf heures et des bananes, ça sera redescendu avant onze. De toute façon tu sentiras vite que t'as aucune envie de bouger si le prod fait encore effet. Tu sais qu'on devra passer du temps planquées quelque part si ça tourne mal ? Il y a des coins de zone autonome en Italie. J'y suis déjà passée plusieurs fois et elles pourront nous accueillir.

— Oui, tu m'avais parlé des copines que t'avais rencontrées là-bas. Ça a l'air chouette, puis j'ai rien de prévu ces prochains mois, tu sais... Alors un petit voyage entre meufs...»

Eve se redressa, ses jolis seins bien en vue de Marthe qui n'était pas dupe et la réprimanda gentiment, avant de lui poser une main sur les côtes pour la faire se tenir immobile, ses ongles manucurés hameçonnant légèrement la peau de sa camarade. Cette dernière avait l'air de se régaler de la situation.

« Babe, même en topless j'ai un peu chaud...

— C'est nouveau que tu m'appelles "babe" ? J'aime bien. Mais laisse-moi finir, on sniffera ton machin après et puis je m'occuperai de toi, si ça te fait envie. Mais en attendant tiens-toi tranquille, j'ai pas envie de sortir avec Van Gogh.

— Madaaame est cultivée, de ce que j'entends !

— J'ai eu une vie hors de l'usine tu sais. La culture c'est la seule chose qu'on avait à la maison. T'es pas la seule à pouvoir citer La Haine. »

Marthe regretta son ton glacial. Elle se sentait trop facilement attaquée sur le sujet et n'avait pas voulu moucher son amie.

« Ho, excuse-moi, c'est vraiment pas ce que je voulais dire... Au contraire je t'ai déjà dit je trouve que t'es super classe et élégante...

— T'inquiète, j'ai trop l'habitude de petites merdes qui essaient de me rabaisser alors je mords. J'ai fini, tu peux nous faire "C'est à moi qu'tu parles" si tu trouves un miroir. Salope. »

Le ton de Marthe était plutôt joueur, mais Eve accepta son sort immédiatement. Il n'y avait pas grand-chose à voir alors elle sortit le ticket de caisse des bières, soigneusement plié pour l'occasion et commença à le rouler en une paille fine. Marthe essaya de l'imiter en sortant un billet mais fut vite stoppée par son amante qui sortit immédiatement de son personnage : « Jamais avec un billet, on est pas dans un film de gangsters. Une paille c'est un papier propre, une seule personne et usage unique. Tu sniffes et tu fous ça en boule dans un cendar, je veux rien voir traîner. » Joignant le geste à la parole, elle prit une des deux lignes et écrasa sa paille, puis tendit son téléphone et un morceau de ticket de caisse à sa complice. Marthe sniffait pour la première fois et fut étonnée de la sensation de froid dans son sinus.

En approchant sa bouche du cou chaud de la belle punk androgyne qui l'accueillit sans question, elle était troublée mais se refusa à hésiter. Ça faisait un moment qu'elles se tournaient autour mais c'était parfois compliqué de séparer ce qui relevait du jeu des réelles intentions. Mais à ce moment tout relevait du jeu et tout relevait des réelles intentions, leur désir croissant à chaque baiser que Marthe déposait sur la peau de son amante. La drogue montait tandis qu'elle perdait délicieusement pied dans leurs étreintes. Impossible pour elle de savoir combien de temps elles étaient restées l'une contre l'autre, mais Marthe était sur un petit nuage en se rhabillant. Le corps d'Eve était lézardé de griffures, plusieurs perlaient encore de sang. Elle tassait un joint en souriant puis enfila ses habits comme si de rien n'était. Elles s'embrassèrent avant de redescendre.

« Babe... Merci beaucoup pour tout à l'heure...

— J'allais quand même pas laisser l'ennemie publique numéro une avec des cheveux bleus et des pronoms. » Marthe avait pris le temps de sourire avant de répondre, d'une voix qu'elle sentait encore un petit peu pâteuse. Elle but une gorgée de bière et ralluma son joint avant de rajouter : « Toi, merci pour cette soirée... Je sens que ça redescend pas mal on va pouvoir aller faire tu sais quoi.

— Encore ? Tu serais pas un peu trop accro à mon cul..? »

Eve semblait étonnamment énergique et réactive. Marthe avait décliné le speed proposé par les potes de Lahouaria quand elles étaient redescendues. Elle commençait à se demander si ça n'aurait pas été une bonne idée, finalement. Eve, qui en avait pris, continuait : « Nan en vrai ça va on a encore une heure avant de se préparer. On sera sept, ça sera Sonny qui conduira. Mais si tu te sens de sortir du canap' dès maintenant j'irais bien danser un peu. » Marthe acquiesça, son attention se portant à nouveau sur l'ambiance sonore, les rythmes industriels et hardcore avaient doucement laissé place à des mélodies hypnotiques, même si les basses continuaient à pulser avec entrain.

Son amante était déjà en train de sautiller, ses pieds frappaient le sol en rythme dans des mouvements complexes. Elle se sentait plus hésitante mais laissait ses hanches se trémousser. Elle surprit sur elle le regard de Lahouaria, qui lui fit un geste d'encouragement et s'approcha en ondulant son corps avec grâce. Elle dansait somptueusement bien, mais Marthe n'était absolument pas intimidée. Acceptant l'invitation, elle tenta de suivre les pas de sa cavalière, réussissant à marquer le tempo avec ses hanches. Elles dansèrent toutes les trois en riant pendant un petit moment, bientôt rejointes par Sonny. Eve semblait déchaînée, se frottant insolemment au nouveau venu, qui semblait s'en amuser. Marthe souriait en la voyant aussi excitée, se rappelant à quel point elle pouvait sembler contenue et sérieuse dans beaucoup de situations. Avec le mouvement, les effets de la kétamine finissaient de s'estomper. Tant mieux. Marthe n'aurait voulu manquer la suite pour rien au monde. Tous les quatre s'éclipsèrent en cuisine où plusieurs personnes les attendaient déjà. Elle reconnaissait Sam et Jonas, avec qui elle avait déjà eu l'occasion de discuter. Les deux autres se présentèrent comme Sergio et Oli. Sarah leur proposa du café et des biscuits, puis souhaita bonne chance au groupe. Lahouaria, qui restait à la fête, embrassa Eve une dernière fois.

La petite équipe s'était complètement changée et six formes androgynes vêtues de noir descendaient de la voiture 7 places. Eve ouvrit le coffre et récupéra un manche de pioche en bois lourd, partiellement entouré de cuir. Elle tendit une barre de fer coudée à Marthe, souriant sous son casque de moto : « Prends ton pied, ma biche. » Les autres avaient fini de s'équiper, Jonas avait choisi un marteau à long manche, Sam jouait avec une matraque télescopique. Oli remettait ses gants coqués en place. Sergio avait fini de bourrer un chiffon dans le goulot d'une bouteille et sortait d'un sac-poubelle un objet oblong. Marthe comprit qu'il s'agissait d'une grenade



lacrymogène, sans doute récupérée en manifestation. Iels se dirigèrent vers la porte du bar. Il s'agissait d'un petit local qui ne payait pas de mine, mais les autocollants bleu et doré ne laissaient aucune place au doute.

Il ne fallut que quelques secondes pour qu'un pavé explose la vitre, immédiatement suivi par la grenade lacrymogène, sifflante et fumante. Eve sentait l'adrénaline pulser, d'abord doucement, puis quand les premiers fascistes sortirent en criant, ce fut un raz-de-marée qui l'emporta. Toute sa rage pouvait exploser à cet instant précis. Un crâne rasé s'avancait en hurlant des insultes, bientôt inarticulées car Eve venait de lui briser la mâchoire d'un coup circulaire. Il tituba en crachant du sang avant de vaciller, alors qu'une dizaine d'autres sortaient en toussant. Un cocktail Molotov lancé avec un tempo parfait les sépara de la porte. Plusieurs furent aspergés par les flammes et, vite cueillis par de rapides coups de pied de biche, rejoignirent le trottoir.

Les fascistes restants commençaient à reprendre leurs esprits. Trois avaient déjà sorti des couteaux et commençaient à avancer vers un.e des assaillant.es. Un bon coup de marteau sur le haut du crâne réduisit la supériorité numérique dont ils comptaient profiter. Eve fonça, épaule en avant, pour en percuter un par le côté, le type devait faire du rugby, car il encaissa la charge sans broncher, se retournant pour la suriner. La douleur n'était pas intense, mais elle sentait que la lame avait pénétré sous son cuir, glissant sur sa hanche. Un.e camarade frappa avec force la tempe du colosse, d'un coup de batte bien placé qui l'envoya au tapis dans un grognement. L'adrénaline faisait son office et elle se retrouva vite épaule contre épaule avec la femme qui l'avait embrassée plus tôt dans la journée.

Alors que leurs camarades commençaient à se regrouper pour un dernier assaut, Eve vit clairement un des affreux sortir un flingue d'un holster. Merde. Il semblait focalisé sur Marthe. « Moi j'suis flic, sale pute d'antifa... » Il chargeait son arme en tirant sur la culasse. Eve profita de son attention détournée pour lui envoyer un coup de coude dans la tempe. Un bon pas d'élan donna une puissance extrême au coup, qui envoya sa cible valser sur le trottoir dans un craquement désagréable. Le flingue encore en main, il essayait de relever le bras pour viser. Elle lui envoya son meilleur penalty dans la bouche, comprenant à l'angle que prenait sa nuque qu'il ne se relèverait pas. Faiblement éclairé par les réverbères, l'acier du canon luisait. Un des fascistes se précipitait pour récupérer l'arme. Sa chemise et son look d'afterwork tranchait avec

les skinheads tatoués qui étaient sortis. Mais il fut devancé par Marthe qui avait lâché son pied-de-biche et pointait déjà l'arme vers lui.

Eve s'entendit dire : « Attends... ». Trop tard. Le coup partait alors qu'elle comprenait. Le personnel et le politique se mêlaient quand la balle fut crachée du canon. Les deux faces d'une même pièce quand le visage du manager propre sur lui explosa en une gerbe de sang qui éclaboussa tout le monde. Le silence qui suivit le coup de feu n'était brisé que par les gémissements, pathétiques, et les gargouillis, dégueulasses. Eve ne souriait pas. L'adrénaline commençait à redescendre. Elles reculèrent, Marthe pointait l'arme sur les fascistes qui levaient les mains, les désignant l'un après l'autre, presque l'air de demander qui en voulait. Leurs camarades firent bloc autour d'elles, ensemble iels se retirèrent en silence. La voiture les attendait et ils montèrent en vitesse. À peine la porte claquée, toustes commençaient à se déshabiller dans les cahots du transport.

« Merde, Eve est blessée !

— T'inquiète c'est superficiel. Sergio aussi a l'air d'avoir pris un sale coup, ça va aller gars ? On mettra de la glace en arrivant.

— J'ai mal mais ça ira. Elles ont belle gueule nos soirées en non-mixité trans... Par contre putain j'en reviens pas, c'était quoi ça ? Marthe t'as péte un câble ou quoi ?!

— Attends, lui parle pas comme ça, on avait pris nos dispositions. On va faire comme on a prévu, direction l'Italie, on a des potes dans la zone autonome. Tu sais que ça ira, ils nous retrouveront jamais.

— Eve, attends : Sergio a raison vous nous avez mis en danger de ouf là, ça va pas, imagine si quelqu'un s'était pris une bastos ! » Jonas avait presque crié. Lui aussi semblait avoir pris un sale coup au visage, qui commençait à gonfler. Eve répliqua d'un ton posé : « Attends réécrit pas ce qu'il s'est passé, on a désarmé le type qui allait justement nous en coller une. Je l'ai foutu au tapis et Marthe a juste récupéré le flingue, mais c'est eux qui l'ont sorti.

— Oui, ça je l'ai vu aussi, moi je pense que t'as bien fait Marthe. » Sam avait parlé d'une voix douce. Iel souriait malgré la fatigue dans son regard.

« Merci... Je... Je suis désolée. » Marthe semblait sous le choc. Eve prenait doucement conscience qu'elle aussi avait tué un être humain. Un flic. Ses convictions avaient fini par devenir action. Elle se sentait sale d'avoir tué un humain. Mais fière d'avoir sauvé Marthe. Et en paix avec l'idée d'avoir refroidi un flic facho. Mais pour l'instant elle ne ressentait que de la compassion pour ses camarades. Elle sentait que tout le monde commençait à accepter la situation, l'intervention de Sam avait convaincu. Elle la remercia intérieurement. « Je pense qu'on va rentrer faire les premiers soins et se poser un moment, Sarah et Lahouaria vont nous défoncer, mais je sais qu'elles ont préparé des rations et du matos de camping. Sonny ! Je prendrais le volant quand on passera sur la route, t'as entendu, on va en Italie voir les camarades. »

Eve regarda dans le rétroviseur en souriant et baissa le volume de l'autoradio. Ses camarades s'étaient tous endormis, sauf Sonny, à côté d'elle, qui roulait une cigarette. La nuit était claire et la frontière encore lointaine. La Zona Autonoma était assez vaste pour qu'ils puissent y vivre. Plusieurs hameaux y étaient en non-mixité trans. Ils y seraient tranquilles, pour tout le temps qu'ils comptaient rester. Ça n'était certainement pas le paradis, mais pierre par pierre, l'utopie s'y construisait.



# **Una Blier Déas**

La nuit la plus longue

Au cours du premier confinement, plusieurs bouleversements ont eu lieu en moi. J'ai compris qu'il fallait que je transitionne. J'ai pleuré encore et encore devant les albums de mon enfance dans lesquels je fouillais pour trouver des photos pour les soixante ans de ma mère. J'ai réessayé les robes que j'avais achetées en Australie et que je n'osais plus porter depuis que j'étais revenue en France. Ma dysphorie prenait de plus en plus de place. Je réfléchissais à ce que je voulais faire de mon corps, qui m'était de plus en plus étranger. Je n'ai vu personne pendant une vingtaine de jours, à part la caissière du supermarché. Je me baladais en forêt, je parlais aux animaux, à mes amies par Skype, mais au fond, la solitude me pesait. Tout se bouleversait en moi et j'étais seule pour affronter cette tempête. En cela, le confinement appuyait à un endroit douloureux de ma psyché. La sensation d'isolement, de non-conformité, de monstruosité. Un soir où je regardais un film dans mon canapé, une vague de détresse broya mon corps et l'éclata en mille morceaux. Ma douleur, toutes mes douleurs, toutes les violences que j'avais enregistrées, emmagasinées, non digérées, retournées contre moi pendant des années, s'étaient élevées tel un raz-de-marée pour venir percuter mon corps de plein fouet. J'étais arrivée au point de non-retour de ma violence contre moi-même. Je devais mourir où tout changer. Mourir ou déterrer toutes les choses qui m'avaient jusque-là rongées.

Trois semaines plus tard, je rencontrai ma première thérapeute dans un village à une dizaine de kilomètres de l'endroit où je vivais, dans les Landes. En creusant mon passé, mon rapport à la famille, à l'amour, j'en revenais souvent à une période d'isolement semblable à celle que je venais de vivre : les premières années de l'école primaire. Ma prise de conscience de ma non-conformité de genre et/ou de sexualité. Je traversais des nuits très sombres, priant pour être sauvée, me détestant chaque jour un peu plus, cherchant une issue que je ne trouvais pas. Un soir, ma sœur m'avait entendue pleurer et avait poussé la porte de ma chambre. Elle m'avait proposé de dormir avec elle, et sa main chaude dans la nuit était devenue l'unique lien ténu, la dernière digue contre une solitude définitive.

Mes journées à l'école devenaient elles aussi de plus en plus difficiles. Les codes de genre semblaient se cristalliser partout autour de moi. Il me fallait me faire une place parmi ces groupes qui commençaient à se former. Je sentais que les regards sur ma personne n'étaient pas tendres. On me trouvait étrange. Je portais des chaussures de filles. Je me tenais bizarrement. Moi-même, je commençais à comprendre que quelque chose en moi ne correspondait pas à ce que la société aurait voulu que je sois. J'étais une anomalie dans le système, un élément indésirable, et cela me terrifiait. Je voulais appartenir. Je voulais être comme les autres. Mais je me sentais continuellement poussée vers la marge, en proie à l'étrangeté. Effrayée par mes propres pensées.

J'avais donc écouté ma grande sœur lorsqu'elle m'avait conseillée, pour m'intégrer, d'aller demander à une jeune fille d'être mon amoureuse. Je me souviens encore parfaitement de cette scène. J'étais couverte de honte, je luttais contre moi-même d'une manière inconsidérée. Je me

trahissais à chaque mot. Je mentais. Je me déplaçais de moi-même. Pourtant, j'avais dû finir par me convaincre de le vouloir. La lutte contre mes émotions m'avait amenée à ce point de rupture. La société m'avait en partie convaincue d'une chose que je ne voulais pas. Quelques jours plus tard, alors que je digérais à peine mon premier échec sentimental, un jeune homme brun avait surgi avec ses deux acolytes pour venger l'affront dont il se croyait l'objet. Son visage était mince, contracté au niveau des mâchoires. Cheveux bruns qui pendouillent autour de la tête. Les poings dirigés contre mon corps. C'était l'hiver et il faisait froid. J'avais une ou deux couches de pulls et ils avaient écarté mon manteau. Les deux mecs de part et d'autres me tenaient par les bras, libérant mes côtes aux poings du chef de bande. Autour de nous, personne n'intervient. Ils ont attendu que tout le monde rentre en classe pour me coincer dans ce coin à l'abri des regards. Il me lance une dizaine de coups, peut-être plus. Je ne sais plus compter. Mon cerveau lui est loin, parti déjà. Où est-il d'ailleurs pendant que je prends ces coups ? Où vont nos cerveaux pendant qu'on encaisse les frappes ? Je ne sais pas si je reviens tout de suite. Il me menace, me dit de ne plus draguer sa copine et de fermer ma gueule de tapette. Je ne me souviens plus de ces mots. Je les imagine. La raison, je crois qu'il me l'a dite. Le reste, je ne sais plus. L'école reprend et je n'ose toujours rien dire à personne. Je n'ai pas souvenir qu'il ait été puni, mais plutôt d'un silence glacial de la part des enseignants, des surveillants, des adultes en général. Un silence d'autant plus isolant. Je n'allais donc être défendue par personne. L'agression était tolérée. Il l'avait exécutée dans les règles de l'art. Était-ce réellement une agression provoquée par la jalousie ou s'agissait-il d'un guet-apens destiné à montrer sa supériorité de mâle alpha sur la tapette qui avait osé demander à une fille d'être son amoureuse ? Une manière de trancher entre les corps capables de se battre, valables, et le corps flasque et faible qui était le mien ? La fille elle-même, outragée d'avoir dû répondre à ma demande, voyait-elle cela d'un bon œil ? Je n'étais pas digne d'être aimée, seulement d'être battue.

Peut-être que, dans un coin de mon cerveau, je parvenais à trouver la situation comique. Je m'étais forcée à demander à la jeune fille d'être mon amoureuse pour éviter que le reste de l'école ne me considère comme trop féminine. À présent, je me faisais bastonner par le beau gosse de l'école et la sanction n'en était que plus cruelle. C'était par lui que j'étais attirée et non par cette fille à qui j'avais demandé d'être mon amoureuse. C'était à son bras que j'aurais aimé être. Peut-être aurais-je même aimé qu'il se batte pour moi.

Dans les jours suivants, je discutais à nouveau avec ma sœur qui me conseillait de prendre ma revanche. Elle connaissait les risques de se laisser marcher dessus en étant assignée garçon. Cela m'exposerait à d'autant plus de moqueries et de violence. Il fallait que je réponde, que je sorte de ma réserve. Je me suis donc battue à nouveau avec lui, quelques jours plus tard, pendant une séance de sport. Je pensais ne pas en être capable. Peut-être avait-il dit un mot de travers et ma colère s'était réveillée. Mais plus certainement, j'avais dû planifier cette

revanche pour ne pas perdre totalement la face, pour refuser mon sort de corps marginal, battable à volonté. Si tu te laisses faire, ça ne s'arrêtera pas. J'ai souvenir qu'on était tous deux en équilibre sur un banc. J'avais saisi ses cheveux, abaissé son visage. Il m'avait tenue au cou. La bataille était égale. Intérieurement, je luttais à nouveau contre moi-même. J'avais la sensation de me trahir encore et encore. Je priais pour qu'on nous sépare vite. J'avais d'ailleurs sûrement choisi cet endroit surexposé (nous étions entourés d'élèves et les professeurs n'étaient pas loin) pour que l'action ne tarde pas à être interrompue (et aussi bien sûr, pour être vue). En sortant de là, j'étais à la fois fière et dégoûtée de moi-même. La fierté de ne pas m'être laissée écraser et le dégoût d'avoir cédé à la violence physique, avec laquelle ma famille entretenait un rapport ambigu. Elle la dénonçait officiellement mais elle l'estimait (les hommes en particulier) nécessaire à s'affirmer en tant que garçon. Personne ne m'a d'ailleurs jamais reproché cette incartade. Au contraire, je pense qu'à bien des égards, si les membres masculins de ma famille en avaient entendu parler, ils auraient été fiers et rassurés. J'avais passé le test. Je n'étais pas une cause perdue pour la masculinité. On n'oserait pas me le dire ouvertement, mais j'avais signé le contrat de ralliement à mon camp.

Pourtant, en y songeant après coup, j'éprouvais un dégoût profond à l'idée d'avoir cédé à cet outil particulièrement enseigné aux individus de mon genre assigné. Il est même possible, dans une certaine mesure, que cette agression ait participé à mon rejet de la masculinité. Je l'assimilais sûrement à un rite de passage, une sorte de code obligatoire qu'il me fallait adopter. Ou à une énième trahison de ce genre. Après cet incident et progressivement au cours de ma vie, je construisis un rejet profond, physique de la violence. Elle me ramenait à une masculinité que je fuyais absolument. Mais qu'avais-je donc fait de ma violence ?

Dans tous les autres moments de ma vie, je l'ai donc tue au maximum. Quand il m'arrivait de la laisser filtrer, je me trouvais haïssable et monstrueuse. Ces sensations faisaient écho à la culpabilité qui m'habitait déjà. À la peur d'être trans queer différente. Au dégoût qui ne faisait que grandir de jour en jour, prenant parfois toute la place dans mon cerveau d'enfant. Je subissais de la violence que je ne pouvais jamais rendre. Je vivais des instants de honte et de haine que je ne pouvais jamais extérioriser.

Ma psy semblait trouver dans cette agression un moment particulier. Elle m'interrogeait encore et encore sur mon rapport à l'écoute de moi, à la violence des autres, à la notion de limite. D'autres souvenirs ont afflué alors. Ma première relation sexuelle, ma plus longue relation de couple. Je revivais ces instants au cours desquels il m'arrivait de disparaître, de m'effacer derrière le désir des autres. D'être là, sans toutefois être là. De me dissocier. De devenir fantôme. Dans cette chambre d'un immeuble Marseillais, fenêtre ouverte sur l'été qui commence. La première fois déjà. Mon corps entre des mains étrangères et mon esprit ailleurs. Ailleurs. Les autres abus. Les autres fois où mon corps n'était qu'une épave qu'ils m'avaient forcée à quitter.



Ou que j'abandonnais moi-même comme un navire que je ne comprenais pas. Au cours des années de mon adolescence et dans ma vie d'adulte aussi, je réalisai qu'il m'était souvent arrivé de ne pas pouvoir me sortir de ces situations. De ne plus savoir dire non, me débattre, partir. Même lorsqu'il s'agissait d'écouter les autres, de plaire, je me sentais toujours obligée de satisfaire, de me plier aux désirs d'autrui. Je disparaissais derrière eux. Au cours de ces séances répétées avec ma psy, la vérité émergeait peu à peu. Mon rapport de rejet, de dégoût, de doute vis-à-vis de mon corps, avait fait de moi un sujet facilement dissociable. Puisque perpétuellement placée en état de rejet de mon corps, ayant subi des états de dissociation répétés, je devenais un terrain propice aux agressions. Ma transidentité aurait ainsi produit une faille permettant à la violence de s'engouffrer en moi, encore et encore.

Avec les années, la dépersonnalisation est devenue une sensation récurrente dans ma vie. Elle apparaissait dans des instants qui ne sont pas des agressions à proprement parler. Face au miroir, quand la vision que j'avais de moi-même ne m'était pas agréable, et plus largement, au cours de n'importe quelle situation de malaise par rapport à mon genre. Ce qui m'arrivait souvent. Cette première violence de l'assignation de genre m'a rapidement entraînée à douter de toutes mes perceptions. Il m'a, pendant très longtemps et encore aujourd'hui, été impossible d'être en contact direct avec mes émotions, de rester connectée au présent en cas de malaise vis-à-vis de la réalité. Parfois même, plus rien ne me semble réel. Le doute lui seul survit. C'est peut-être dans ce doute que tout m'était interdit. C'est dans ce trouble immense, ce gouffre entre moi et moi, qu'est venue se glisser, pendant une longue période, l'impossibilité de ressentir, de vivre, de jouir. Et aussi d'être violente. Suffisamment sûre de moi pour être violente. Pour me protéger. Pour mettre des limites. Suffisamment sûre de moi pour avoir confiance en ma colère. Suffisamment sûre de moi pour savoir que je ne méritais pas cette violence. Que j'avais le droit de la digérer, de me pardonner, de m'aimer un peu et de répondre aux coups.

Au cours de l'hiver suivant le premier confinement, j'ai donc progressivement entamé une transition médicale. En l'entamant, je n'avais aucune idée des nouveaux types de violences que j'allais subir. J'étais devenue aux yeux des autres un corps inclassable. Différent. Utilisable, attaquable à souhait. À vrai dire, en tant que femme trans abordant la fin du parcours de ma transition médicale, les deux dernières années de ma vie ont été plus ou moins concentrées sur le fait de traiter les violences subies par mon corps et mon esprit. Violence médicale, violence physique, mégenrage, violence verbale, violence des regards, violence institutionnelle, violence familiale, violence intime, violence sexuelle. Je pourrais poursuivre cette liste mais elle me donne le vertige, et quelque peu l'envie de vomir. J'ai donc dépensé une énergie phénoménale à traiter, digérer, formuler, comprendre, ignorer la violence que mon corps de femme trans subissait au quotidien. Mais y répondre m'était tout aussi impossible. J'aurais alors utilisé les armes de mon genre assigné. J'aurais ainsi fait écho aux stéréotypes transphobes que j'avais vus

partout : j'aurais révélé une nature d'agresseuse, intrinsèquement violente. En cas de remarques déplacées, de regards lourds, d'agression verbale il ne me restait plus qu'à m'enfermer aux toilettes pour pleurer au cours de longues crises d'angoisse inarrêtables. Ma violence m'était rendue inaccessible par trois murs dressés autour de moi : par le dégoût que j'entretenais vis-à-vis de la masculinité ; par la fabrication d'un corps de fait coupable, dangereux et par le rapport de rejet entretenu avec mon corps.

Après cette nuit terrible du premier confinement, cet éclatement violent de mon corps qui a laissé place à un dégoût profond de moi-même (résultant de toutes ces années de dégoût non digérées), je suis parvenue à regagner mon corps peu à peu. En le délestant de ses aspects dits masculins tout en découvrant ses aspects dits féminins, j'ai refait surface. Je contemplais dans le miroir mon corps me plaire un peu plus chaque jour. Mon visage perd ses poils. Mes seins poussent doucement. Et, bien que je n'aie jamais cessé totalement de le toucher, je découvrais avec émotion le plaisir de se toucher sans haine de soi. Je la chassais progressivement. La violence que j'y avais emmagasinée se perdait en longs sanglots qui peu à peu allaient se tarir et disparaître presque entièrement. En parallèle, je suis parvenue à reconnaître ces instants où mon esprit se détache de moi-même. Où il devient fantôme. La moindre sensation, mille fois répétée, de cette dissociation, me donne à présent le signal. Il me faut parfois trente minutes, une heure. Parfois, la pensée d'être en crise d'angoisse, de détachement de moi-même, me vient à l'instant même de la crise. Je parviens à comprendre l'état dans lequel je me trouve et à en rectifier la trajectoire. À prendre à nouveau de la distance sur ces sensations qui sont venues me détacher de moi-même. Et par là, à retrouver le présent plus vite.

Un an s'était écoulé depuis le premier confinement quand je me suis installée à Toulouse. Je laissais ma première psy et une partie de mon passé derrière moi. Dans la ville rose, je rencontrais pour la première fois des sœurs. Au cours du premier cercle de parole auquel j'assistais, je sentis cet isolement profond en moi, que je croyais inaltérable, se désagréger peu à peu. J'avais rencontré des êtres dont l'expérience de vie ressemblait à la mienne. Je n'étais plus la seule. Je pouvais éteindre mes alarmes. Je n'étais plus entièrement, indéfiniment unique, différente, monstrueuse. Depuis, elles sont restées plus ou moins proches de moi, mais toujours, toujours à une place chère dans mon cœur. Parce qu'en croisant un adelphe trans, j'éprouve une tendresse particulière, mais je pressens surtout les murs, les poings, les doutes, les mâchoires serrées pour ne pas pleurer, les larmes qui finalement ont coulé. L'isolement, les batailles, les courts moments de répit. Je vois des âmes de guerrier.es. Et je suis remplie d'un amour puissant pour elles. Je pense à ces enclumes qu'on a su désenclaver à mains nues. Ce secret qu'on a tant voulu nous cacher mais qu'on a fini par déterrer, chacun.e à sa manière, dans la solitude de nos tanières. Comme j'ai fini par déterrer un peu plus la mienne dans ces longues nuits de confinement.

Aujourd'hui, il m'arrive encore de perdre la boussole de mes émotions. De m'égarer

entre ce qui m'appartient et ce qui appartient aux autres, entre ce que je peux ou ne peux pas tolérer (particulièrement quand je suis confrontée à des gens de mon passé, mais pas uniquement.) La dissociation reste un chemin que mon esprit a souvent emprunté. J'ai été fantôme trop longtemps. Parfois mon esprit s'éloigne à nouveau pour habiter cet espace que je ne connais pas. Cette niche créée par la transphobie dans l'ancre des corps qui n'ont pas le droit de citer. Mais ces instants sont devenus si rares et j'ai fini par connaître ces recoins en moi si bien, qu'ils ne me font plus peur. J'essaie de refaire de lui un corps en capacité de répondre et d'exercer la violence si nécessaire. Et progressivement, j'y parviens : j'habite mon corps dans un rapport de plus en plus paisible. Je réponds quand j'en ai le courage. Je pars quand j'en trouve la force. Et j'essaie d'exister. De me battre. D'être en contact autant que faire se peut avec la violence en moi. Pour pouvoir répondre à la violence des autres. À une échelle plus large comme intime, j'essaie de déconstruire la posture systématiquement déshumanisée qui me colle à la peau pour réaliser, enfin, que je suis un corps digne de me défendre. Et avec le temps, le doute s'efface. J'oublie les jours de mon enfance à lutter pour survivre. Toutes ces angoisses, accumulées dans mon corps, se diluent dans les rivières du sud. Dans les rires de mes nouvelles amies. Dans chaque mot que j'écris. Elles s'évaporent au contact répété avec mon corps qui apparaît entre mes mains telle une sculpture que je choisis de modeler. Et les longues nuits noires disparaissent. Même les plus longues nuits ont une fin.

Pour écrire ce texte, de nombreux ouvrages m'ont aidé mais particulièrement Elsa Dorlin, *Se défendre, une philosophie de la violence*, éditions La Découverte, 2017,2019. ainsi que la partie de Michaëla Danjé, « AFROTRANS », éditions Cases Rebelles, 2021



**Jeanne Dos**

HIVER

## **Partie 1.**

En retard, la course de Cendrillon creuse ses rides.

La nuit est verte de réverbères dans ces flaques de lumières, des lames au clair de rayures illuminent sa ganache de balafres.

Un rencard avec celles qui ensemble comblent ce vide.

Il est déjà minuit, le carrosse ripe sur ses jambes, lui attire des regards car la salope rit. Son sourire crisse puisqu'au travers de la vitre, elle voit ses consœurs vivre.

Une hydre qui ne se voit que dans son regard.

J'en tremble.

Comme un beffroi dans le soleil du Nord,

Comme ce tort qui dicte mon sommeil chaque fois,

Et quand ses eaux couleur vermeil m'emportent,

Transi d'émoi je me réveille encore,

La nuit est grosse de nos yeux, de nos corps, de nos cœurs.

Sur ma langue, une plaie, le sel, le cuivre.

S'en exhale l'odeur rance de nos rancœurs.

Paris s'éveille donc d'un soleil blanc qui aplatit nos perspectives. C'est le défilé de celles qui rentrent en 2D, toutes déliées d'avoir vécu. Paname c'est la capitale de nos peurs. Celles qui résonnent entre les wagons gris, sur le bord de nos lits défaits, dans la rue ou chez le psy. Beriz a pourtant ces nuits de braises l'été. On s'y embrasse dans le sang de celles que l'on embrase. On pratique entre nous la terre brûlée à force de se faire baiser.

Alors l'hiver venu, je regarde la mer après quelques lignes.

## **Partie 2.**

Le métal mouillé bave d'envie devant ton derme. L'épine mord ça le soir et ton échine torsade rien qu'à l'idée. Trop tard, tu es piquée.

Je crois le froid de nos aiguilles d'étains.

Je passe chaque jour une rue bordée de vitres sans tain. J'y croise alors ton regard et j'ai peur de ce qu'il dépeint.

Fille de glace, tu as la consistance d'un rien. Seules les basses températures soutiennent les barges de ton asile mental face aux flots annoncés. Ton esprit est un palais du nord fait des briques de ton passé, recomposé à la force de tes trous de mémoire. Un bâti plein d'angles morts, tu y caches tes peurs, y séquestres tes émotions.

Tu as la dissociation pour norme. Tu nous parles de projet tandis que tu t'oublies à vouloir éblouir. T'es la chienne de l'Histoire d'un œuf. Tu erres seule sans maître pour te guider. Dure avec ceux qui t'aiment, docile avec les autres. Fonctionnelle pour faire des sous, t'es fonctionnaire et tu souris au chef d'en dessous. T'en parles mal mais ça t'excite. Tu passes bien et tu t'en veux. On te dira que t'es une bonne trans, une bonne butch, une girl boss, que t'as des gros bras, que tu fais de grosses blagues, te débats pas, branle-toi.

Être leur trans expérience vaut-il mieux que rien ? Ces porcs me dégoûtent mais t'adores ça.

Je vais au taff plus tôt ce matin parce que je n'ai rien d'autre à faire. Je n'ai pas dormi et mes yeux sont pochés sous le concealer. J'écoute ma collègue me conseiller sur des affaires qui ne regardent que moi. J'ai 27 ans, déjà 35, et je me prends la tête pour des histoires d'infolettres à la bibliothèque.

Ta vingtaine n'est pas passée loin, juste à côté de ta seconde jeunesse. Celle qui tâche et laisse des traces. Celle qui tarde, lasse tes proches à force de puberté.

Tu mettais ton liner, ta brassière, et t'y allais. Institut Cathodique de Paris, tu rentrais dans le bureau gris, le crâne blanc et les crocs jaunis. "Salut moi c'est Nana." Rien à foutre. Je respecte ça, t'es plus forte que moi. Maintenant, je suis là, et je doute de tes choix.

Aujourd'hui ta mémoire s'écrie. Au loin, j'aperçois dans tes yeux la lumière qui perce à travers la mer. Marée salée au coin de mes paupières, je pleure de rage avec l'écume pour amertume. Ce soir, le calme de mon orage me tue.





**Aléa B. Godard**

Cyclothymie

L'appartement sent la javel  
Je sens bon

Tout lumine au monde alentour  
Et dans les miroirs  
Mon sourire me répond

Je suis apaisée.

Au-dessus de ma tête un compte à rebours  
Lancé par un dieu hormonal  
Un serpent de psychose inconnu  
Trop sauvage éthéré pour le domaine  
De mon corps de mon cœur limité  
Complice en moi  
Complice de la violence à venir

c'est un flot caché dans les reflets, insinué dans les doutes et les regards des  
autres, un fleuve qui nous lie, mes sœurs, qui nous enchaîne ensemble pour  
mieux nous laisser seules

Il suffit toujours d'un rien  
D'un seul mot  
Que l'horloge ne tourne plus dans le bon sens  
Que je la fracasse contre le mur  
Et les serrures des immeubles et du temps tremblent  
Comme des chiots ridicules  
Tout ça parce qu'il a osé dire

une voix opportuniste en moi qui sort  
de l'ombre dans un moment trop tendre

Ce que mes cris s'efforcent de taire la bascule  
Le ridicule et la rage la honte et la rage l'aveugle et la haine  
l'épuisement Et s'en suivent  
Trois jours et trois nuits

De pleurs cascades  
Les chutes du monde et de la cohérence de mon être  
Je me taillade la paume des pieds  
À la pierre plate du cirque de la solitude  
Et je balance toute ma bouffe dans la cour pleine de merdes de  
rats Espérant mourir de faim  
Puis tomber après trois jours de siège  
Incapable de descendre les escaliers  
Rampante intoxiquée d'avoir mangé la merde des  
villes En punition de l'espoir intuable

Mais je sais que c'est temporaire  
Je sais que c'est temporaire  
Je sais que c'est temporaire

Je sais que c'est temporaire car j'ai déjà vécu cette vie Quand je  
ne savais pas que tant qu'on respire la mort ne dure pas Même  
en saccade en angoisse et en asthme  
Alors je me mets la gueule en PLS  
Je drape mes miroirs de noir  
Pour le deuil des jours  
Le temps que les aiguilles repartent

Un compte à rebours est lancé

la crasse les fringues la vaisselle sont accumulées  
débris d'après tempête, carnage  
j'ouvre une fenêtre  
je respire  
je regarde le plafond  
j'étais ridicule j'ai envie de rire  
difficile  
je respire  
quel merdier  
je respire  
je m'aime bien malgré tout, allez

je respire  
– le pop du mascara qui sort de son fourreau –  
je respire  
j'applique le mascara  
je ne respire plus

Il faut tout remettre en ordre  
Je suis apaisée.

Je suis apaisée.

Petit sourire en coin pour le carnage passé

Que je suis conne à m'en prendre à  
moi-même Regarde la force ridicule  
déployée  
Regarde les remous dans ce verre  
d'eau L'orage c'est toi la force c'est  
toi  
Une telle puissance, non, c'est pas fait  
pour Rester enfermer

Tu m'étonnes que ça tourne en rond  
et Finit par tout péter  
Je suis trop grande pour cette petite  
boîte Faut éclater la fenêtre  
On s'en fout si ça saigne  
J'en ferai couler les rigoles dans les  
rues Pour peindre les murs avec  
Je rigole des rigoles de mon sang de mon  
encre Un ruban avec lequel danser  
Funambule dans les foules  
Écrire sur vos faces blafardes

Un peu de couleur  
Bordel  
Un peu de couleur sur vos gueules

Vous en manquez j'en ai la force  
J'en ai l'envie  
J'ai le sang qui bouillonne

Regardez regardez  
Le carnage enfermé  
Dans cet appart' minable  
Écoutez-moi écoutez-moi  
On peut tous faire ça dehors  
Suivez-moi  
Posez ça  
Toute cette merde  
Qu'on la remue  
Venez Venez Venez  
Suivez-nous  
On retourne tout aujourd'hui  
On va bâtir on va rire  
Jeter des pierres avec des poèmes dessus  
Les flics les bourges politicards tricards  
Pourront lire ils sauront il savent déjà Nos  
piaules minables nos amours désespoirs  
Notre vie de merde au bord de la rue Ils  
savent déjà ils s'en foutent  
On va graver sur nos lames sur nos  
bombes Sur nos barres de fer  
Les raisons de notre carnage  
Ils pourront lire dans leur chair  
Les poèmes de notre rage  
La trace de leur douleur sera la fin de la  
nôtre Absolue

Je vais le niquer ce monde de  
merde On va faire de grandes  
choses

On m'approche pas parce qu'on  
sait Qu'il faut pas  
Qu'ils pressentent en eux sans  
l'admettre Que chaque pas que  
j'imprime pourrait Rester dans  
l'histoire

Je parle à tout le monde même aux  
chiens Et je monte des révolutions  
Je cligne des yeux le soleil se  
couche Je cligne des yeux le  
soleil se lève  
Je ne suis plus qu'énergie pure

Pourtant  
Au-dessus de moi  
Un compte à rebours  
Est lancé

Depuis toujours

Une main  
Se contente d'appuyer  
Avec nonchalance  
Chaque fois que je passe devant elle

Je cligne des yeux le soleil est noir  
Je cligne des yeux le soleil est noir  
Je cligne des yeux le soleil est toujours noir

Depuis ? Quand ? Il ne ? Change plus ?  
Mes pieds ?  
Baignent ?  
Dans des cartons de pizza des surgelés des pâtes moisies des mouchoirs sales  
des fringues qui puent  
J'angoisse  
Depuis quand  
Mes mains ne trouvent que  
Des poèmes commencés pas finis des messages non répondus des rendez-vous

non honorés des livres ouverts des amours vexés

Clic la main appuie sur le chrono

J'ai l'air conne de la surprise  
Et pourtant du déjà vu  
Je souffle  
Je me suis dispersée  
Il faut tout reprendre  
Il faut tendre mieux l'arc  
Viser plus juste au prochain cycle

Ne plus se perdre

Je suis apaisée  
Mais tellement fatiguée  
Condamnée à vivre éternellement

Ça sent bon la javel.

Aléa B. Godard





# **Elouann**

Enfants de la lune

9h30. Le réveil sonne. Renaissance difficile. Une fois de plus agressée par la lumière de dehors qui traverse mes volets. Je n'aime pas la lumière. C'est devenu mon nouveau combat quotidien. Elle me rend visible aux yeux du monde. C'est à cause d'elle que les gens me regardent, me scrutent et m'analysent. Iels me voient comme un petit bibelot de cabinet de curiosités, planqué derrière une vitrine que j'espère toujours ne pas être transparente. Offerte à la vue et dont certain.e serait prêt.e à payer pour en voir plus ou pour l'avoir chez soi. Je deviens une chose, une chose visible. Les gens se sentent légitimes à s'adresser à moi comme si j'étais ni plus ni moins qu'une merde. Mais une merde un peu marrante et cheloue vu ma gueule. Nan vraiment je n'aime pas la lumière. Même quand je suis seule chez moi, je vois le poids de leurs ordures sur moi. L'absence de sourire je le vois. Les cernes je les vois. L'ombre de ma barbe je la vois. Mes seins d'infirme je les vois. Ma queue je la vois. Mon corps entier qui n'est pas comme le leur, je le vois. Leur jugement qui s'imprègne dans mes yeux, je le vois. Et je pense à ceux qui voient également les bleus et les cicatrices. Non, nous ne sommes pas issues de la lumière et le soleil n'est ni plus ni moins qu'un vulgaire géniteur. Alors le soir je me réjouis à l'idée que le monde s'éteigne et cesse son agressivité. Il me laisse l'opportunité de m'exprimer sans crainte de l'extérieur pour me convaincre du plaisir d'exister de cette manière. Dieu bénisse la nuit.

Pourtant aujourd'hui je n'arrive à rien. Sûrement car mon esprit est déjà pris. Obnubilé par la seule lumière que je m'étais autorisé à faire rentrer chez moi aujourd'hui, le rayon violet que l'on surnommait Alice.

La première fois que nous nous sommes croisées j'étais dans un bar avec une amie. Je buvais ma bière et spontanément mon regard s'était arrêté sur sa bouche qui avait interrompu un bout de mon champ de vision.

J'ai toujours été fascinée par les bouches. La sienne était d'une simplicité remarquable, mais on pouvait sentir toutes ses ressources cachées derrière ce sourire taquin qui m'était destiné. Cette bouche qui envahissait une grande partie de mes pensées, je l'imaginai la laisser consciemment dévorer mon temps et toutes ses précieuses secondes, mon esprit entièrement dévoué à sa compagnie.

Alors en réponse à son sourire nous nous sommes revues. Une première fois, une deuxième fois, etc. Nous avons bu, nous avons mangé, nous nous sommes regardées, nous avons parlé et je crois, nous avons commencé à nous aimer.

À chaque fois que je la voyais, elle laissait derrière elle une trace. La marque d'un quelque chose

qui me plaisait et qui me semblait de plus en plus familier. Je voulais systématiquement en découvrir plus. Ma curiosité étant bien trop grande pour que je la laisse s'échapper, j'ai fini par m'attacher et très vite, j'ai été frappé par les goûts en commun que nous partagions. Je savais que je pouvais parler avec elle pendant des heures. Prenez un sujet au hasard, donnez-le nous, et il se consumera petit à petit jusqu'à en extraire tous les dialogues possibles. Mais je savais aussi que ce qui nous liait était plus important que ça. Ce n'était pas une question de temps passé à discuter ou à rigoler. Je m'en fichais un peu du temps passé ensemble car je savais que ça n'allait rien changer à l'intérêt que j'avais pour elle et qui s'était manifesté comme une évidence la première fois où j'aperçus sa bouche. Il y avait quelque chose d'obscur enfoui au fond de sa chair. Je le ressentais car moi aussi j'avais quelque chose de cet acabit caché sous les décombres de mon existence.

Sans nous le dire, je crois que nous nous sommes rapidement entendues sur ce sujet.

Les heures se terminèrent aussi vite qu'une bouteille d'oestrogène et elle finit par arriver devant ma porte. Rien dans les mains, ni dans les poches. Mais tout dans la bouche. Son sourire, simple au premier abord, mais avec qui je partirais volontiers braver les tempêtes de la désolation pour dissiper les épaisses brumes de chagrin qui remplissent mon quotidien. Quand j'y pense, je crois bien ne jamais avoir vu ses dents. Elle se présente toujours à moi bouche fermée. Un simple sourire pour communiquer. De temps en temps, une mèche de cheveux vient se glisser entre ses lèvres. Elle coule le long de son visage, se force à passer par une oreille, avant de rejoindre la courbe de son sourire, toujours clos. On s'installe. Elle s'affale directement sur mon lit, comme pour me montrer qu'elle se sent déjà un peu chez elle, à l'aise, que notre relation est assez avancée pour éviter toute forme de gêne ou de malentendu. Ça me fait rire. Je suis presque gênée de voir que tous les moments passés ensemble sont baignés de simplicité et d'évidence.

Puis elle s'arrête sur ma bibliothèque. Constate qu'elle est pleine de poésie, rien d'autre. Au-dessus, un immense drapeau breton. Je lui confesse que je sais faire des crêpes au beurre salé et que j'ai de la famille en Bretagne. Sur le bureau à côté, la photo d'une sœur partie trop tôt. Au moment de se tourner vers moi pour me demander qui était cette personne, elle comprit instantanément à l'émotion de mon visage que je ne voulais pas en parler. Comme si elle savait la relation que j'avais eue avec cette personne et les raisons de son décès. À cet instant, ce sentiment de familiarité m'envahit à nouveau et je me laissai guider par ses yeux tout en essayant de creuser un peu plus ce sentiment.

Elle continua de laisser sa conscience défilier dans ma chambre pour interagir avec tout ce qui était présent à l'intérieur de celle-ci. C'était un moyen pour elle d'en apprendre plus sur moi, tandis que j'en apprenais plus sur elle simplement en la regardant se pavaner avec ces petits bouts de moi.

Mais pendant ce temps, d'une manière un peu timide je sentais que quelque chose commençait à émaner de la pièce. Une humeur chaude et humide dressait ses armes dans ma chambre, tel un flirt. J'arrivais à deviner les intentions qu'elle avait, cachées entre nos discussions, comme des images subliminales qui soubresautaient. Plus le temps avançait, plus le film de ce qui allait se passer dans les prochaines minutes me paraissait clair. Et j'avais beau répondre à ses avances, très vite j'arrivais à cours d'idées. Il était très dur pour moi de continuer à lui résister. Mes images étaient à bout de souffle et je finis par ne pas avoir d'autres choix que celui de sortir pour reprendre des forces afin de me préparer pour la suite. Alors je l'interrompis dans sa logorrhée libidineuse pour un très court voyage dans la salle de bain juste à côté. Juste quelques minutes, le temps nécessaire.

Les préparatifs terminés, je m'empresse de revenir sur mes pas et m'apprête à sortir de la salle.

J'ouvre la porte, glisse un œil dans la pièce. Je la cherche, passe au radar tous les recoins. J'analyse, je fouille, tout en jetant mon regard là où il m'est possible de voir. Mes pupilles se dilatent et se contractent comme pour attraper l'espace qui gît autour de moi. Au milieu de celui-ci, elle était là. Elle m'attendait, nue, enveloppée de son éclatante robe charnelle. Muscles sauvages et beauté organique s'étaient dressés devant moi. Mes yeux se crispent. Je la regarde, je ne bouge plus. Un court instant. Puis mon esprit s'emporte. Je dois l'immortaliser, dans un livre, prendre stylo et feuille, capturer la beauté de ce mythe, raconter qu'elle existe, personne ne croirait que parmi tous les individus qui peuplent cette Terre, il en existe une qui se dresse avec autant de fougue de grâce et de facilité au-dessus de toutes les autres, destinée à réunir les regards du monde. Les faire fusionner. Mais non, oublions le livre, pour une fois que j'ai l'occasion de ne pas y penser. De toute façon, je ne peux toujours pas bouger. La porte derrière moi est toujours ouverte et elle est très bien comme ça. À cet instant, je me rends compte que tout ce qui vit autour de moi est parfaitement harmonieux. L'ordre n'existe plus. Gouverné par l'excitation fulgurante de sa présence. L'essence de tout ce qui est autour de moi est abandonnée au profit de quelque chose de plus grand, de plus intense. Je m'acclimate à ce nouvel environnement. J'absous tous mes péchés et me contente du vide qui émane de la pièce car tout

semble indiquer qu'il n'y a plus qu'elle. C'est cru, c'est beau. Elle dégage quelque chose de spirituelle et s'immisce dans mon esprit pour y féconder un désir. Je me dois de lui répondre. Dès lors, tout me paraît insignifiant.

Le temps de quitter la pièce un court instant qu'elle avait laissé échapper son odeur si particulière que j'avais eu tant de mal à apprivoiser jusqu'à présent. Un mélodieux alliage d'innocence lascive et de violence abrupte. À la fois sensualité et bestialité. Intimité brute. Une fine fumée de cigarette parsemée de particules de café recouvrait sa sueur mélancolique. Je pouvais respirer qui elle était. Son vécu venait se confronter au mien par la simple inhalation des spores de sa beauté venimeuse. J'étais comme hypnotisée. Mais également prise par un sentiment d'ébullition dense. Celui de la similarité et du partage. Son odeur, c'est la même que celle que je sens chaque matin. Celle du réveil difficile qui sonne au rythme de mes angoisses. Celle de la confrontation permanente avec le monde du dehors. Celle de la survie qui nous est imposée. Celle de la résistance communautaire. Celle de la peur permanente de voir l'un.e de nous partir, encore. Celle de la résilience par défaut. Et par-dessus tout, celle de la violence qui s'accumule jours après jours dans nos cœurs sous les tonnes de haine de soi et des autres. L'odeur du monstre, garant de la vérité qu'un jour ou l'autre, quand on aura quitté notre côté, la balance se renversera vers elleux et tout le poids que nous aurons accumulé viendra s'écraser comme si toutes les montagnes du monde venaient subitement à se détacher. J'avais enfin trouvé ce quelque chose de familier chez elle et naturellement, toutes les routes qu'elle avait prises se mirent à se dessiner sur son corps. J'étais plongée sur elle comme dans un vieux cauchemar. Chaque obstacle me faisait sursauter et me rappelait les innombrables chutes à tenter de les surpasser. J'étais captivée, assommée par le poids de son existence. Fascinée par sa posture de guerrière et émerveillée par ses désirs de lumière. Tout, absolument tout était réuni dans cette odeur. Je humais et chaque griffure, chaque coup, chaque regard semblait condensé sous mon nez. Je l'ai sentie. Elle aussi était une enfant de la lune.

Alors je me suis mise à penser à la petite personne transféminine que j'étais, tout juste sortie de sa chrysalide, sans ailes et forcée de les fabriquer moi-même. Je n'ai jamais pu faire autre chose que contempler un ciel sans étoiles, les remplissant de tous mes rêves d'envol, de liberté et de jouissance de vie. Pourtant, là, nichée sous une pluie battante qui était la seule réponse que le ciel m'avait toujours donnée, cloîtrée sous un amas de tôle rouillée, elle fut ce que l'azur m'offrit de plus beau. Elle fut mise sur ma route, dans cette pièce, là où rien n'indiquait qu'un

tournant clé de l'histoire allait se produire. Mais tout était bien réel. Dans ma piaule, cette satanée piaule qui avait vu s'accumuler toutes mes souffrances, les Dieux avaient joué aux dés avec moi. Et j'avais gagné. Un morceau de pierre céleste était tombé près de moi et j'en étais devenue le désir. J'étais coincée dans sa toile libidineuse crachée par le regard qu'elle jetait sur moi. Fier d'être une proie, je me suis donnée volontiers en offrande pour satisfaire chacun de ses désirs. Alors elle s'est approchée. J'ai vu son corps parader, sa démarche de pas nuptiales s'avancer près de moi. Arrivée devant mes yeux, elle me lança un dernier regard saturé d'amour.

Je suis intimidée.

Nous nous embrassons.

Mais ce n'est pas qu'elle que j'embrasse, pas seulement.

C'est bien plus que ça.

J'embrasse la vie, ma vie. J'embrasse le monde que j'ai toujours cherché. J'embrasse la sérénité. J'embrasse la sublimation des violences subies ainsi que l'espoir qui m'est donné de celle-ci. J'embrasse la fin d'une lutte. J'en embrasse une nouvelle. J'embrasse mon devenir. J'embrasse la personne transféminine et fière que je suis. Elle est mon nouveau monde. Celui qui m'a toujours été refusé qui me frappait et qui m'humiliait.

Alors dorénavant, je crierai haut et fort que nous vivrons d'amour, de poésie, de lutte sororale et de beauté. Tout ce dont j'ai tant eu peur, mais qui m'a amenée à ce moment fatidique. Je peux enfin embrasser pleinement qui je suis. Et dans la continuité de cette remarquable frénésie, je me suis empressée de cristalliser ma place dans ce nouveau monde une bonne fois pour toutes. Un ultime regard gorgé de rage purifiée. Signe qu'aucun retour en arrière n'était envisageable. Que jamais plus je ne ferais face à la violence seule. Ceci fait, je retourne à sa bouche, pour la retrouver, elle, afin de continuer ce que nous avons commencé.

Plus tard, quelques gémissements, pas de mots. Seulement ce qui fut nécessaire. Accompagnées de cette simple idée, recommencer, encore et toujours. Se diviser inlassablement l'une dans l'autre, se dissoudre puis se créer de nouveau. Croisade cyclique existentielle que nous avons décidées de mener, toujours sans un bruit, si ce n'est celui du corps, celui de la vie, de cette

pulsion créatrice qui anime chaque personne ne trouvant pas sa place. Nous n'étions réunies que pour créer, et c'était suffisant. Je la regarde une dernière fois, emprisonnée dans mes bras. C'est un instant d'or brut vidé de toute raison qui se présente à mes yeux. Chaleur somnolente. Le silence se tait. La lumière s'essouffle. Le monde s'enterre. Nous fermons les yeux.

Je suis enfin en paix.

## Les kangourous ont une période de gestation de 24h

C'était le nom du reportage que j'étais en train de regarder

je voulais trouver sur Youtube  
des tutos sur

“comment écrire des poèmes quand  
on a pas envie d'en écrire mais  
que l'on sait que quelque part entre le coeur et les tripes y a un truc  
qui nous hurle de le faire malgré tout”

Un peu comme une envie de pisser en  
pleine dépression  
la couette qui nous boulotte sur le lit  
et le sol qui sépare le chemin des toilettes  
qui se transforme en un tas de petites pierres pointues à la chaleur  
accablante et on a ni chaussettes ni chaussons

Alors pendant le reportage je me suis prise d'affection pour ces grosses bestioles et je me suis  
imaginée ce que ça devait faire d'avoir un enfant toutes les 24h dans sa poche Puis je me suis  
rappelée que je ne pouvais même pas en avoir un  
et qu'on voulait me tuer pour ça  
J'ai fermé mon pc  
je suis partie  
avec la poche intérieure de ma salopette  
vide

Une journée de merde commence toujours par  
bonjour Madame



puis,  
bonjour monsieur  
aaaaaaaaaaaaah mais mettez-vous d'accord bordel ! si  
vous n'y arrivez pas  
sur mon genre  
faites-le au moins pour payer mon laser  
et éliminer les quelques poils qui vous dérangent de  
toute façon  
la douleur ne me mégenre pas donc  
je la préfère largement à votre  
compagnie

Je promène mon corps bizarre sur le bitume enrhumé et  
retiens de me gratter les couilles dehors  
parce que j'ai des seins  
qui me grattent eux aussi  
et que c'est le geste qui régit l'espace public  
selon là où tu te grattes  
on te fait comprendre s'il faut changer de trottoirs ou  
pas  
et moi je voulais pas changer de trottoir  
car je marchais sur une route que je connaissais  
très bien  
parsemée de souvenirs et  
d'espoirs

Il est 13h  
les trous du cul sont de sortie  
J'ai faim et mon ventre gargouille de salive  
Le bruit résonne partout aux fenêtres des maisons fantômes  
tout comme le "sale pd" de la semaine dernière qui avait eu le  
mérite de m'avoir coupé l'appétit et de m'avoir fait faire des

économies

C'est dur à dire mais maintenant je leur réponds toujours  
merci

En sortant d'un Carrefour pour acheter une canette de Monster avec mes nouvelles économies je  
remarque un type à l'allure de suiveur

- grosse doudoune noir et blanche horspist VEGAS avec moumoutte
- dégradé raté sous la casquette
- jean slim troué
- paire de Stan Smith

absence de flow

il ne me regarde donc pas pour le mien

“scuse, t'es une fille ou un gars ?”

je ne peux même pas lui répondre la vérité  
car si je dis que c'est ni l'un ni l'autre  
et que j'aimerais juste me contenter d'un madame dans la rue  
j'ai peur qu'il agisse d'une façon  
aussi imprévisible que  
ma réponse

mais le temps de ma réflexion  
il était déjà parti en  
se foutant de ma gueule  
là aussi je dis  
merci d'être davantage risible que frappable

et enfin j'arrive au local  
et ça pue les hormones  
mais ça sent bon ça sent fort  
ça sent la vie l'euphorie  
celle qu'on n'a pas dehors dans les rues ou sur internet  
Y a ceux qui se changent ou qui se maquillent  
et ceux qui n'en ont rien à foutre  
y a les temps de pause dans les dialogues  
pour pas se tromper dans les pronoms  
y a les petit.es nouveleaux  
qui sont timides et appréhendent le sentiment  
d'être accepté.e et reconnue.e  
et enfin y a l'oubliée  
celui de la famille du travail  
celui du monde extérieur qui nous rejette comme des  
crottes de nez au bout des doigts

alors je reste et je savoure pour  
rentrer la poche pleine d'un peu de joie  
aussi

C'est ce qui fait je crois  
ma poésie  
Une douleur  
qui harcèle comme la pluie  
Que l'on apprend à apprivoiser sur un trottoir maudit  
qui nous a nourri  
et qui nous nourrira  
chaque fois que l'un.e d'entre nous voudra être un kangourou.



## **Slania**

Mets ta forme, ose ! Manifeste des TransGarbages

Que je sois sur scène ou dans le tunnel abandonné d'un métro après la fin du monde, le plateau sur lequel je vais jouer sera toujours plongé dans le clair-obscur et s'aimera de ces mêmes sons robotiques dont on n'en saurait plus la provenance.

Parce que c'est ainsi que l'on voit et que l'on entend dans les cauchemars. Parce que c'est ainsi que mes yeux gonflés de larmes tolèrent la lumière. Parce que c'est ainsi que mes oreilles saignantes des ultrasons s'abîment et se détruisent avec magnificence. Le lieu sale, dans lequel on ne fait que se poser délicatement, sans le mettre en colère, pour ne pas se noyer dans sa putréfaction, est une maison sous laquelle on se soumet, sous laquelle on s'assied dans le plus spectaculaire des rituels.

C'est la poétique du corps-objet et des objets-corps que je ramasse pour faire ma maison sur ce tapis poussiéreux. Il faut bien que j'aménage ma cage. Quand je reviens à la surface, les corps machines me lancent des objets abîmés, inutilisés, usés, tranchants, rasants, rouillés, cassés, leur ayant appartenu pour me faire mal, me blesser. Iels me disent que c'est un acte militant pour «me donner la leçon de savoir ce que je dois porter pour exister à leurs yeux». Iels se délectent de mes adelphees en apparence et à l'apparente théâtralité codifiée qu'iels ont donné en héritage pour être dans la fierté de présenter ce qu'iels croient être leur œuvre d'ouverture.

Mais une pièce de théâtre doit être une fierté quand elle lève son rideau dans la confusion, le chaos. Et j'en suis la meilleure représentation. Pourtant, je vis toujours dans mon trou à rat, loin des projecteurs, dans ce tunnel urbain assourdissant et clair-obscur avec d'autres corps qui viennent s'agglutiner à moi de temps en temps, dans la sueur et le bonheur.

Les corps machines font bien de me lapider avec les déchets, car je les récupère et je les ajoute à ma maison mais surtout à mon corps. La matérialité enlaidit et orpheline comme moi est alors autour de mon cou, gravée en moi et autour de mes doigts. Je l'accumule et chacun.e a sa place qui lui convient.

Je suis une créature de foire qui n'est plus domiciliée, mais je vois que vous persévérez vos expériences sur moi. Vous m'accordez parfois des droits. Pour ce qui est de ma mutation, laissez-moi faire et je vous promets de ne plus être votre cauchemar.

Je ne suis pas méchante et je ne le serais pas si vous ne l'étiez pas avec moi. J'ai besoin que l'on reconnaisse que j'existe. Je souhaite que l'on me laisse les matières non vivantes pour les faire bouger sur moi, en moi. C'est ainsi que je me nourris, croyez en ça. Je sais me débrouiller seule.

Je suis pourtant attachée au sol. J'y ai développé mon écosystème ainsi que ma maison, mes batailles.

Lapidez-moi avec des objets que vous ne voudrez plus, je saurais les transformer et apprivoiser l'agressivité que vous leur aurez donné de votre force destructrice.

Il y a toujours de l'amour même quand il y a du rejet. Et moi, je peux donner mon amour aux rejeté.e.s. Je vis pour elles, pour eux, pour elleux, jamais pour vous.

Avez-vous vécu pour mon sale moi comme vous avez vécu pour votre propre famille ? Où plutôt, n'auriez vous pas vécu avec moi pour vous mêmes ?

Toutes mes émotions sont en perpétuelles mutations, mon corps s'altère avec le poids de ce que j'ai récupéré de vous, choses qui se dégradent elles-mêmes dans le bonheur, la lumière, les paillettes et les métaux.

Mes adelphe font leurs symboles avec le consentement et la dignité retrouvée des objets.

La culture que nous avons développée voit le mariage et l'hybridation de l'organique et du matériel. Vous appelez ça le «transhumanisme» mais ce n'est que le résultat d'une condition, à juste titre, matérielle.

Nous avons nous-mêmes été des objets que vous nommez dorénavant «sujets», «malades» ou «cas sociaux».

Nous savons ce que ça fait que d'être réifié.e.s.



Alors laissez-nous nous fondre dans le marasme magnifique des matières qui évoluent et se détériorent comme vous. Car c'est ce que nous sommes toutes et tous au terme de l'existence.

Nous formons les déchets, nous sommes la fierté de l'échec Queer qui est de fait, notre plus grande victoire sur l'hygiénisme.



# **Louane Deschamps**

Impact

Depuis le dehors, j'entends  
les gorges gueuler de douleur,  
les paumes claquer sur les fesses,  
les voix susurrer des ordres  
et les dents grincer de plaisir.

Ma main tremble lorsque je pousse timidement la porte de ce vestiaire. Le néon rose éclabousse les murs carrelés suintant de sueur. Mes yeux s'écarquillent pour distinguer trois joyeuses personnes. Elles frappent tour à tour un vaisseau affalé sur le banc. Lui, se languit pendu à ses poignets attachés au porte manteau.

Il lève les paupières d'un air lascif, dirige ses yeux vers les miens puis dit : « vas-y, c'est collectif, si tu veux frappe-moi. »

Les trois corps se meuvent comme pour m'éprendre et l'un d'eux me tend un fouet en cuir plat. J'observe le soumis. Son torse nu recouvert de poils où dansent des perles d'eau me titille. Mon premier essai caresse, je crains d'y mettre de la force.

J'inspire, vise.

Mes yeux sont braqués vers ses flancs dominés par deux longues cicatrices. Elles soulignent avec grâce ses pectoraux qui, dans l'attente, se contorsionnent tels une flamme récalcitrante au vent. Je prends appui sur les adelpes qui m'entourent. La douceur de leurs regards me rassure. Je frappe. L'impact est sourd, les gouttelettes bondissent et un couinement jouissif sort d'entre les lèvres du vaisseau. Du plaisir ?

Expiration.

Ma colonne d'air est en ébullition.

Mon bras armé tremble.

Je sens les larmes monter sous mes pupilles. La masse de mon corps chancelle et recule d'un pas pour s'asseoir maladroitement sur le banc central. Alors que ma carcasse physique s'en remet, je surprends pointer un sourire au coin de mes lèvres. Une étrange joie. Je les regarde donner, recevoir et moi, j'accueille l'excitation nouvelle.

Elle monte par frisson.

Les muqueuses encore à vif, le vaisseau s'assoie à côté de moi pour reprendre son souffle. Nos yeux se jaugent, s'enveloppent puis après quelques paroles se disent :

« Tu veux que je te frappe ? »

« Oui »

Les pores de nos peaux se contractent, mes dents fendent ma lèvre inférieure alors que je prends la place qu'il vient de laisser.

Son torse ondule sur mes seins durs recouverts d'un crop-top noir.

Le regard et les mots qui valident avec délectation notre consentement mutuel.

Je m'abandonne à lui.

Impact.

L'endorphine qui, tel un serpent, se glisse dans chacune de mes veines pour venir se dissoudre sournoisement dans ma chair. Ma chair déjà écarlate qu'il caresse à pleines mains pour la soulager avant de la frapper avec d'autant plus de force. Ma gorge hurle de plaisir.

Je vois alors les autres. Ielles jouent face à nous. Un des corps nu, debout, les jambes écartées et le cul rougissant sous le joug de la cravache. Ielles crient, rient, nous observent. Je les fixe.

Des vaisseaux extérieurs entrent dans le vestiaire. Certain-es restent deux minutes, d'autres étirent le temps avec nous. Assis-es à côté, appuyé-es contre le carrelage, toustes, par le regard, participent. Leurs yeux qui, tour à tour, deviennent mes yeux et les miens dans les leurs se délectent de nos corps.

Mais c'est avec lui que je suis.

On cherche à se connaître.

Mes poignets sont maintenant attachés au-dessus de mon crâne par la chaîne de son collier. Le rose du néon vibre sous mes cils. Ses dents s'enfoncent dans ma cuisse avant que sa langue ne lèche ma peau avec ardeur. Ma peau rouge puis violette. Mon souffle coupé. Le sien, apaisant, venant du fond de sa gorge. Calmer la douleur. Tendrement. Les mots qui confirment le consentement.

Encore.

Paume qui se lève. Claque. Cris retenu. Cuisse qui vibre.

Claque. Cuisse.

Souffle. Caresse. Sueur.

Claque. Cris.

Souffle.

Halètement.

L'eau.

Il la verse dans ma bouche de ces doigts tremblants mais assurés et rassurants.

« T'en veux encore ? »

« On a déjà commencé ? »

On prend de l'aisance.

On apprend de notre violence.

On en veut plus et on est excité-es.

Alors, pour quelques secondes, mon rire dépasse le bruit sourd de la cravache sur mon aine.

« Rouge »

Repos aqueux.

L'eau qui dégouline depuis sa bouche sur ma peau me calme, puis son souffle adoucit la vivacité de l'inflammation. Mon sourire qui transperce mes pupilles rencontre le sien.

Il me défait des chaînes pour les remettre à son cou.

Nos corps trans quittent la pièce transis et prennent le temps d'atterrir délicatement dans un endroit moelleux. Nos bras se serrent avec douceur, nos rires gênés prennent de la distance, nos mots rappellent les moments qui nous enveloppent de plaisir puis les autres nous rejoignent. Nous sommes alors toustes comme flottantes sur un duveteux nuage, tête sur ventre sur cuisse, sur épaule, sous main, racontant tour à tour les joies et les douleurs des heures passées seul-es et ensemble.

Reste l'endorphine qui, voyageant d'un espace corporel à l'autre, marque l'expérience de la violence partagée.





**Rachael R. Rousset**

Pesanteurs

J'essaie de purger ma mort.  
De la vivre pour ne plus la désirer.  
J'essaie de la tuer dans l'œuf pour qu'elle n'écloso pas.  
Je ne parle pas de la mort comme des gens de la norme.  
Je parle du suicide.  
Quand celle qui m'a retenue à la vie s'est elle-même donné la mort,  
Comment accepter de se battre autant au quotidien ?

Comment expier cette vie ? Vivre l'injustice en intramusculaire ou en sous-cutané ?

Je lutte chaque putain de minute. J'entends le tic tac de notre heure. J'entends les cloches du funérarium. J'entends la difficulté d'exister. J'entends les voix de mes amies mortes. J'entends celle de ma sauveuse, que j'aurai dû absorber et aimer quand je le pouvais. De mes amant.e.s encore en vie, se baladant entre agressions et coups de pression.  
Je reste sourde.

Je vois la douleur, les cris de rage, je vois la haine, je vois les pleurs. C'est constant et ça me détruit.  
Je ferme les yeux.

Je respire les volutes, fumée de mon propre bûcher, j'inspire ce que je peux avec mon image, je sniffe le bonheur et je tousse les inhibitions dans l'attente de ma date d'expiration.  
Je ne sens rien.

Big boys don't cry. Ma butchness, cette blague.  
L'humour et la haine de soi comme seuls replis.  
Big boys don't cry. Pourtant je souris, les joues perlées de sillons de larmes.

J'essaie de me voir morte, car la vie est un enfer.  
J'essaie de me figurer blanche, emplie de cette froideur infinie. Je visualise les pleureuses et les endeuillé.e.s. Je visionne mes erreurs en accéléré. Je me fais des films.  
Je fais mes hommages.

La vie m'écorche.  
Me scalpe mes atouts.  
Je suis fragile. Je ne suis pas forte.  
Je ne suis pas dure.  
Je suis tendre,

Je suis molle.  
Je m'efforce de rester solide mais ça ne semble jamais suffisant.  
Je m'effondre. Je coule.  
Je m'évapore.  
Mais je reste en vie.

## Apesanteurs (2)

Je ressens le poids,  
Des choses,  
De l'effort,  
De la frustration,  
De la peur,  
De ma vie.

Je sens ce manteau de plomb,  
Sur mes épaules larges,  
Défigurer jour après jour mon visage.

Je supporte le poids des corps,  
Et des minutes d'attente.

J'entends les rancoeurs,  
Décrépir mes espoirs,

Et je les sens couler,  
Dans l'œsophage de mon innocence ruinée.

Pour lentement rouler,  
Hors du champ de ma mémoire.

—

## GOUINE?TRANS?BUTCH

Ma vie est un vrai foutoir depuis longtemps.  
J'aimais trop les meufs pour être un petit pédé,  
malgré que l'on me l'ait, toute mon enfance, répété.

Au développement dans mon petit crâne ce terme s'enfoncé. M'imprègne et m'alourdit.

Vu.e comme déviant.e de la norme. Pas assez viril.e pour être homme, trop maniéré.e pour exister en tant que tel.le.

Je reste autre.

Je n'y suis pas. C'est là ma seule façon d'exister.

J'ai longtemps nié mon identité, toutes ses parties, tout spécificités.

j'ai voué plusieurs décennies à me haïr, à bâtir une haine de ce que je pouvais devenir.

De ce que j'étais.

J'ignorais tout,

Ces mondes que j'aime,

que je partage aujourd'hui,

des autres que côtoie dans ma survie.

Mama, colombienne, issue d'une famille de 11 enfants, avait un père maroquinier.

Un fermier débrouillard, sévère et honnête. Une mère Sainte, libre et forte.

Papa, français d'ardèche, espagnol d'andalousie, né à Dakar,

Un père, vestige de la Résistance, une mère de Granadas, chanteuse, danseuse de flamenco, grandi à Garges-lès-Gonesse.

Il m'a bercé.e d'aventures où les flics les traquaient, ses amis et lui dans la cité.

Il m'a conté le racisme, l'amour inconditionnel, la violence, la solidarité,

l'arrivée de la drogue en conclusion.

Moi, je suis née en banlieue, en Zone d'Education Prioritaire.

J'ai cru devoir m'éloigner de mes racines pour avoir une chance de me libérer et de survivre à cette violence subie.

J'ai avancé identifiée aux hommes qui sortaient de la norme, en souffrant l'être à vif à chaque personnage LGBT croisé.

J'ai sangloté inconsolablement, pour simplement vivre.

Je sentais le lien sans arriver à m'y attacher,

sans arriver à m'en défaire.

L'université m'as frappé.e en pleine mâchoire.

J'ai pris une batte en pleine tête.

L'homme cis-hét mute sans que je n'en définisse la forme.

En gestation.

Les premières anti-bites,  
les fans de métaphores,  
psychanalystes de comptoir,  
adeptes du sécateur.  
Personne n'a su me voir.

J'étais mis.e à nu.e par mon apparence,  
Humiliée par mes définitions.

Paris 8, Vincennes Saint Denis, c'est là ou j'ai pu traîner avec les premières gouines, les premiers queers. J'ai lu "Osez changer de sexe" en secret, des autres comme de moi même.

J'ai fréquenté des gouines,  
- "t'es pédé hein ?"  
- "Hihi, je me définirait lesbienne, si... si..."

...

Fast forward.

Ni cis, ni homme.

La féminité, l'ultra féminité,  
la slut vibe ne me sied pas.  
Je me sens mal, travestie.

Je me sens à nouveau enfermée,  
goulûment nourrie cette haine que je me voue me dévore.

La sentence me martèle le corps et le crâne.  
"Tu ne seras jamais un homme.  
Tu ne seras jamais une femme."

- Call out.  
Une condamnation pour une victime.

Tgirl shit.

Là, cette meuf apparaît,  
cheveux courts ou rasés, queer core.

Queer corps.

Cette meuf qui me sauve du viol que j'ai subi,  
qui me donne vie.

Je peux jouer avec les codes, avec mes liens, mon identité n'a pas à être violence.

Je comprends grâce à elle, puis à une autre, aussi importante à mes yeux,  
Que sans dériver je peux dévier.

Je peux apaiser ce feu intérieur.

Cette haine qui me consumait.

Le droit d'avoir les cheveux courts,  
le crâne rasé.

D'user de cette expertise sexuelle gouine.

D'user de masculinité.

J'ai le droit d'être moi-même. J'ai le droit de vivre.

laissons les braises de nos rancœurs s'éteindre paisiblement.

À Mirza, À Hannah, À Lola, à Kats, à vous,

Et à toutes celles et ceux qui n'ont pas encore dompté ce feu.

23:49

31/03/2023 - 23:49

Aujourd'hui encore, je finis la journée avec l'élan et l'intuition pour le faire.

Je ne souhaite pas parler d'envie, mais c'est bien l'envie de me pendre. J'ai envie de trouver une corde, mais une ceinture ou un tissu, pull noué ou autre suffira. Pourquoi pas même une cravate.

Je visualise, j'y pense.

Ce ne sera pas de votre faute.

Vous n'avez rien pu faire.

Cette lettre pourrait être ma dernière.

Je ne souhaite pas de malheur aux gens, j'aime le monde profondément. Un peu trop peut-être, ou simplement trop fort. Tout est trop intense.

Certainement que je suis trop sûre de moi à ce propos. Sûre de pouvoir me lire. Sûre de pouvoir me comprendre. Sûre de pouvoir admettre.

Je vis tout comme si c'était volontaire. Je vis tout comme si c'était contre moi.

Parfois je sais que c'est contre moi, d'autres fois je sais que ça ne l'est pas.

Mais pourtant je ressens. Je me prends un mur, je me prends une vitre. Je glisse dans laisser de trace.

Je meurs de honte et de douleur.

Je meurs de honte et de  
douleur.

J'espère que tu te sens coupable. C'est la voie la plus simple pour ma postérité dans ta conscience. Ce n'est certainement pas de ta faute, je souhaite que les gens avancent, mais je souhaite par-dessus tout que l'on m'aime.

Je crève, votre amour.

Je crève votre amour.

J'injecte dans mes muscles mon mode de vie. Ma honte, mon corps, mon moi.

Le chemin était tout tracé, je l'ai vu venir. Je l'ai senti passer.



Je vous aime fort, j'ai été tuée par ce monde. J'ai été tuée par la vie. La mienne aurait pu être confortable comparée à d'autres. Paraît-il.

Je vous adore, je vous aime, et je déteste les adieux. Je disparaîtrais, mais je vous ai porté beaucoup d'amour.

Je n'ai peut-être pas su vous le montrer. Mais sachez que j'ai essayé. De toutes mes forces.  
Je vous aime.  
Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime.



**Paolée Baunez**

Sally's Wet Dream

**Sally est étendue sur le noir de sa chambre, sa main négligemment posée sur sa poitrine nue, l'air rêveur, lèvres entrouvertes, les jambes nues écartées**

Bruit intense fort de verre brisé de cri de rires de chaos ; elle a plaqué son dos musclé contre la benne à verre, j'ai vu ses yeux jaunes briller avec le même plaisir que quand elle me prenait dans son lit ; j'ai vu ses biceps se gonfler quand elle a attrapé le vieux gars sous les aisselles pour le balancer dans la gueule ouverte de la benne. Bruit intense de verre brisé, un cri, et le rire qui est apparu sur mes lèvres sans que je sache pourquoi. J'ai vu dans ses yeux mon visage halluciné, et mes yeux jaunes. Elle m'a embrassé et j'ai senti le goût métallique du sang qui coulait de ses dents.

Son regard jaune et tendre posé sur moi nue sur le lit qui regarde par la fenêtre. Elle me parle avec une voix dure et directe, une voix de celles qui n'aime pas s'écouter parler.

“Tu sais ce que c'est, cette rage en toi ? Celle que tu as toujours cachée, toujours refoulée parce qu'elle te terrifie. Celle que tu ne voulais pas voir en toi dans les yeux des autres. Que tu as toujours voulu faire disparaître. Celle que tu as toujours enviée chez les autres. Ma chérie c'est un poids écrasant que tu dois apprendre à faire basculer vers tes ennemis. Une arme pour toi”

Je rêve qu'elle me dit ça comme si elle m'avait comprise.

Le mec s'agite dans la benne à ordures en criant, les bruits du verre me crèvent les tympans. J'ai mal et je serre les dents pendant qu'elle rit en portant dans ses bras mon corps un peu gras et épais, sans effort, avec la joie d'un corps qu'elle aime et qu'elle connaît du bout des doigts qui nous parcourent ; pendant que je souffre et le bruit du verre qui crisse à mes oreilles je sens son odeur agréable de sueur et de shampoing.

*voir vite mon corps sur la plage*

Elle me caresse le bras. C'est plus doux que la couette en rentrant du travail "C'est bien, les oestro, hein ? Tu cherches toujours à fuir ça, la peau rêche et poilue, le dégoût de toujours. Tu peux fuir ton corps dans mes bras. "

Le bruit se calme avec la caresse, la musique dans la pièce prend le dessus quand elle m'embrasse. Je n'entends presque plus les cris du mec de la benne à ordures. L'odeur de sa bouche me rend dingue, elle me serre contre sa poitrine.

"Mais tu sais ma chérie", le souffle coupé entre deux baisers, "la violence, on la refoule comme on veut disparaître. Mais c'est qui on est". La brillance de nos yeux jaunes et le bruit de verre ont repris plus fort. Je veux encore entendre le doux jazz de tout à l'heure, et ma peau devient rêche. Elle baisse mon visage vers la fourrure brune de son ventre et le bruit s'intensifie et elle me trimballe entre la fourrure sa bouche et les yeux jaunes. Elle crie en venant. Ça me fait presque peur et je souris nerveusement.

Fin du bruit il y a que son cri elle me griffe et je vois dans le miroir mes yeux jaunes.

*voir vite mon corps sur la plage reposer sans avoir au cœur*

Ambiance de fin du monde la nuit est très violette et les néons des bars et le bruit des gens sont assourdissants, l'odeur de vomis et de sueur à la sortie de la boîte. Je voudrais plutôt encore l'odeur de sa bouche. Elle m'a tiré là du lit exaltée par nos câlins et mes lèvres elle m'a prêté un cuir noir pour aller dans la rue des bars à Bastille.

Elle m'a emmenée vers une ruelle en suivant les indications sur son téléphone. On a tourné et dans la flaque d'eau de pluie qui est tombée quand on faisait l'amour j'ai vu dans sa main briller ses griffes ou son couteau.

Plus tard quand on a eu du sang plein nos cuirs elle a lâché ma main et j'ai vu les poils rêches sur mes avant-bras, et mes yeux jaunes et le couteau dans mes griffes dans la flaque d'eau. J'ai cru m'y faire engouffrer parce qu'une lame de fond de peur et d'angoisse a frappé ma poitrine, mes beaux seins si jeunes rougissaient de l'impact —j'ai mal j'ai peur. Je veux mon lit et la

douceur de ma couette, sa peau est trop douce et rêche à la fois je ne comprends plus. J'ai peur et je crois que je tombe dans ses bras une fois que tout est flou autour de moi. Je crois que j'ai trop bu de toi. Je crois que je vais vomir avec la peur. Tout est flou à part toi.

*cette énorme morsure de n'avoir pas été assez de n'avoir pas mérité ton amour*

Ambiance de fin du monde la nuit est très violette et les néons des bars et le bruit des gens s'éloignent dans la hauteur qu'on a prise. Sur les toits sous la lune elle me tient la main et nous rions je sens battre mon coeur et la violence qui le bat me terrifie mais je n'arrive qu'à rire et à l'embrasser. On a sauté du toit et couru dans la rue violette, elle a regardé son téléphone un instant avant de prendre ma main. On a couru devant un autre bar. Le visage perdu d'une sœur, son téléphone à la main, a souri de soulagement en la voyant. Elle a levé sa main.

“Carmine ! je suis là ”.

Carmine l'a embrassée sur la joue en me tenant la main. “Salut Mel.” Le visage perdu s'est pressé sur son épaule, contre les cheveux ras de sa nuque. Le bruit de verre brisé s'est abattu sur la mienne comme un coup de hache. J'ai senti la violence venir quand Melanie a montré un groupe de gars sur le bas-côté aux lèvres maigres et moqueuses. Melanie a souri de toutes ses dents en cœur avec Carmine. J'ai senti mes canines pointer. J'ai senti la colère qu'on a toutes comprises et j'ai eu peur mais j'ai pu l'accueillir dans ma poitrine et mes bras. Parce que les yeux jaunes de mes soeurs me regardaient en souriant. Parce qu'on a eu la même colère ensemble j'ai senti que j'avais le droit de vivre aussi. Parce qu'elles en colère étaient trop belle pour que je ne veuille pas leur ressembler. Pour la première fois de ma vie la colère avait le sourire tendre d'une sœur féroce qui me prenait dans ses bras et j'ai presque gémi au plafond dans la nuit.

*J'ai envie de sentir ton souffle encore dans mon cou, envie de me sentir exister quand tous les jours je disparaissais*

On a chassé ensemble avec Carmine pendant trois semaines. On s'est aimées pendant trois semaines. Le bruit de verre omniprésent est devenu harmonique dans ses bras. Quand le

matin vers 5h on rentrait chez elle et que je voyais une grue sur un camion qui vidait une des bennes dans sa remorque, le bruit assourdissant ; le vide qu'on entendait se faire dans le réceptacle. La violence, claire, sans poussière, éclatante du verre qui s'écrase contre le sol métallique de la remorque. Je me sentais légère. Je devenais musclée. J'avais fini d'encaisser les coups les remarques désagréables. J'avais le droit de ne pas être en paix, fracassée, pulvérisée en milliers de fragments qui volent furieusement sur le trottoir, d'être quand même entière. J'avais le droit de me voir dans le regard de Carmine, d'être dans ses yeux un néon violet de cette ville.

Un jour quand je sortais de la douche chez elle, j'ai vu dans ses yeux ni du violet ni du jaune, ni la tendresse ni la colère. J'ai vu le vide et les larmes sur ses joues. Carmine pleurait devant moi, son corps musclé, tremblant. J'ai vu le vide de ses yeux se plonger dans les miens et puis m'envahir. Je me suis vu la prendre dans mes bras. J'ai senti un courant froid monter dans ma poitrine. J'ai vu Carmine pousser mon corps large et gros. Je l'ai vu essuyer ses larmes avec une rage noire aux joues.

“Laisse-moi”. Elle a reniflé. “Laisse-moi”.

Je suis restée figée. On avait trop partagé de choses pour que je ne ressente pas ce qu'elle ressentait. J'ai reconnu l'odeur du dégoût comme une mélodie entêtante qui d'un coup pollue la pièce, qui s'échappe de la voix et des yeux. J'ai senti la honte qui bouleversait sa poitrine. Je me suis battu avec elle pour le droit de la prendre dans mes bras à nouveau. Pour le droit de pouvoir la consoler. Elle criait et elle pleurait. Sa tristesse dégoulinait sur ma poitrine et ma chemise ouverte.

“Raconte-moi, raconte-moi s'il te plaît. Dis-moi...”. Je gagnais le combat mais je devais supplier quand même.

Elle m'a parlé comme si elle chantait. Elle m'a raconté cette petite histoire violente que j'ai entendue tous les jours dans ma tête, toute ma vie jusqu'à ce que je la croise fumant une clope devant le bar. Jusqu'à ce qu'elle me porte dans son lit. Jusqu'à ce qu'elle m'apprenne ses griffes. J'ai senti avec cette musique une mélancolie plombante creuser ma nuque. J'ai senti son regard bleu sale sur ma chemise verte. J'ai vu dans le miroir de la chambre que j'avais le même regard. On est tombées dans le lit sur le dos. On ne s'est plus enlacées. On se touchait le bout des doigts à peine. On regardait le marais qui se formait au plafond. On écoutait la musique repeindre les murs. Il n'y a rien d'autre au monde que ce lit désespéré. Que nos épaisses

silhouettes grisâtres. Que nos yeux bleus sale. Que les coups que chacune on se donnait à nous-même. Ça a duré peut-être des mois, les ordures s'accumulaient sur le sol et nos draps s'imbibaient de désespoir. Et un jour j'ai pu à nouveau l'enlacer. Un jour j'ai pu de nouveau voir le jaune de mes yeux dans le reflet des siens. J'ai pu sentir la douceur de ma fourrure avec désir. J'ai pu la faire s'aimer dans mon regard. Parce que si seul le lit avait existé pendant des mois j'avais toujours au fond du cœur mon amour pour elle étouffé. Et qui respirait aujourd'hui . Je l'ai submergé de baisers. J'ai entendu par la fenêtre de sa chambre le violet de la rue et le bruit du verre.

*Je pense à ton visage amoureux qui n'a jamais sur me dire que je méritais d'être aimé, à ton visage amoureux qui m'a toujours dit que je n'étais pas assez*

Après des mois de grèves, les éboueurs de la ville de Paris avaient obtenu gain de cause, et repris leur activité. Il y avait une quantité immense de bouteille de verre à briser dans leurs remorques. De quoi réveiller toutes les meufs de leur nuit verte, jusqu'à la prochaine grève dans nos cœurs.

*Tue-toi tu vaux rien tue-toi tue-toi.*

On est allé au club de boxe aujourd'hui. Casser les géodes sales qui s'amalgament dans nos cœurs. Le match est toujours féroce. Tu protégeais tes peines mieux que personne. Tu bougeais trop vite pour mon corps gras et faible. J'ai dû m'endurer si longtemps avant de pouvoir toucher du poing une de tes blessures. Tu avais déjà brisé presque toutes les miennes quand j'ai pu parvenir à soigner une de tes plaies. Ton poing s'est arrêté à quelques centimètres de mon visage. Tu m'as regardé d'un air halluciné. J'ai vu sur tes lèvres se dessiner le même sourire que j'ai eu la première fois que je t'ai vu casser des gueules. J'ai vu couler sur ta joue une larme violette.

*voir vite mon corps sur la plage reposer sans avoir au cœur cette énorme morsure de n'avoir pas été assez de n'avoir pas mérité ton amour.*

Je lui parle toujours d'une voix mal assurée.



“Tu sais j’aurais jamais assez de mots pour te dire comme tu es belle. Juste parce que t’as réussi avec ton corps à presque me faire aimer le mien, tu sais. Tu sais comment c’est dur de réussir à faire aimer à quelqu’un une chose qu’elle a haï toute sa vie ? Tu sais j’ai jamais réussi à comprendre comment je me suis sentie la première fois que j’ai vu la violence dans ton regard. Je t’ai embrassé je crois. Je crois que c’était la seule chose que j’ai pu faire, tellement tu étais belle. Embrasser ta violence et ton coeur et tes yeux jaunes. J’ai compris que c’est ce que je voulais être, ce que je voulais avoir. Tu sais j’ai vu grâce à toi que je pourrais être une bonne personne.”

Elle n’a jamais su recevoir un compliment alors elle a rougi et rigolé. On s’est embrassées sur le toit devant la rue violette. On a lancé une bouteille vers la lune pour l’entendre se briser sur le toit d’en face. Il s’est mis à pleuvoir et on a ri en se serrant fort sur les toits avant de redescendre par la fenêtre de ta chambre, dans la lumière jaune et ta couette si douce.

*Le soir les idées remontent à mon esprit comme le remous de vagues douces à mes pieds. Tue-toi tu vaux rien tue-toi tue-toi.*

*Je pense à ton visage amoureux qui n'a jamais su me dire que je méritais d'être aimée à ton visage amoureux qui m'a toujours dit que je n'étais pas assez. Dans tes beaux yeux bleus que j'ai tant embrassés y'a le rêve cassé d'une vie où l'on m'aurait dit que je méritais d'être vivante. D'être en colère d'être folle. De ressentir quelque chose sans que ce soit honteux. Le vent qui caresse mon visage me dit encore de me tuer et sa caresse est si douce que je n'ai plus envie d'hésiter. Alors je rêve des rues sombres ou une meuf trop belle pour moi vient m'emmener, vers moi, vers mes crocs, vers ma beauté, mais je rêve surtout que je puisse voir vite mon corps sur la plage reposer sans avoir au cœur cette énorme morsure de n'avoir pas été assez de n'avoir pas mérité ton amour.*

*Le matin y'a ce rêve contre mon bras, ton visage envahi d'épines vertes, tes cheveux. Je prie que tu m'emmèneras encore la nuit dans la rue à courir à frapper.*

*J'ai envie de sentir ton souffle encore dans mon cou, envie de me sentir exister quand tous les jours je disparaïs. Mais jamais suffisamment jamais au point de pouvoir me reposer. Je peux essayer je peux essayer de rêver à tes yeux bruns qui me feront me regarder avec amour comme je te regarde tous les jours je crois que je veux juste nos ombres élancées ou au moins leur reflet même dans la flaque boueuse d'une rue agitée de Paris. On peut toujours rêver mais*

*je sais plus*

**Sally ferme les yeux sur l'oreiller vide près de son visage. Le noir de sa chambre s'avère aussi décevant qu'elle. Sally éteint la veilleuse qui éclaire d'une lueur verte sa bouche avide.**